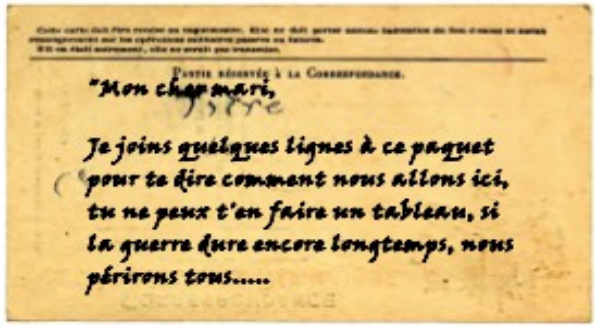


Dossier réalisé par
Corine Budde 2008

Chronologie illustrée de la Première Guerre Mondiale

23 juillet : L'Autriche lance un ultimatum à la Serbie.
25 juillet : La Russie soutient la Serbie
28 juillet : L'Autriche déclare la guerre à la Serbie.
30 juillet : Mobilisation russe
31 juillet : Ultimatum allemand à la Russie

26 au 30 Août : Bataille de Tannenberg ; les Allemands stoppent l'offensive russe

Bataille de la Marne :Les Français stoppent les Allemands au bord de la Marne

Janvier | Février | Mars | Avril | Juillet | Août | Septembre | Octobre

Les principaux Etats européens sont répartis entre deux systèmes d'alliances antagonistes : La Triple Entente et la Triple Alliance

28 juin Assassinat de François-Ferdinand Héritier d'Autriche

3 août Début de la guerre à l'Ouest

6 au 13 septembre

1915

GUERRE DE MOUVEMENT

GUERRE DE POSITION (tranchées)

1 er Août : L'Allemagne déclare la guerre à la Russie
2 août : Mobilisation française
Accord secret entre l'Allemagne et l'Empire Ottoman
3 août : L'Allemagne envahit la Belgique et déclare la guerre à la France.
4 août : Le Royaume-Uni déclare la guerre à l'Allemagne

2 novembre : Entrée en guerre de l'Empire Ottoman contre l'Entente

CHRONOLOGIE D'UNE PREMIÈRE ANNÉE DE GUERRE : 1914

1914

28 juin : Assassinat de l'archiduc François-Ferdinand, héritier du trône d'Autriche-Hongrie.

L'attentat, perpétré à Sarajevo par de jeunes nationalistes serbes, s'inscrit dans le contexte politique très tendu des Balkans. Les peuples slaves, soutenus par la Russie, s'opposent à la domination austro hongroise. En représailles à ce meurtre, Vienne adresse un ultimatum à la Serbie le 23 juillet et lui déclare la guerre le 28.

Le Petit Parisien

5 cent. Le plus fort tirage des journaux du monde entier 5 cent.

1914

L'archiduc héritier d'Autriche François-Ferdinand et sa femme ont été assassinés, hier, à Sarajevo en Bosnie

Ils avaient échappé à une bombe et c'est en allant visiter les blessés de ce premier attentat qu'ils furent tués à coups de revolver

LES CRIMINELS SONT UN TYPOGRAPHE DE VINGT ET UN ANS ET UN ÉTUDIANT DE DIX-NEUF

Ce dernier, l'assassin, invoque des motifs d'ordre nationaliste

Y A-T-IL COMPLOT ?

« Sur cette terre, rien ne m'aura été épargné » dit l'empereur François-Joseph en apprenant la triste nouvelle

LES DEUX VICTIMES
L'archiduc François-Ferdinand et la duchesse de Hohenberg

L'HÉRITIER PRÉSOMPTIF ET SA FEMME
L'archiduc Charles-François-Joseph et la princesse Zita de Parme

La « une » du *Petit Parisien* du 29 juin 1914.

"L'archiduc-héritier François-Ferdinand et sa femme, la duchesse de Hohenberg, se rendaient à l'hôtel de ville, où avait lieu une réception, lorsqu'une bombe fut lancée contre l'automobile, mais l'archiduc put l'écarter de la main. La bombe fit explosion après que l'automobile fut passée, mais les personnes se trouvant dans l'automobile suivante furent légèrement blessées.

L'auteur de l'attentat, un typographe de Trebinje nommé Cabrinovic, fut arrêté sur-le-champ."

***Le Matin*, 29 juin 1914.**

"Un élève du lycée de la 8ème classe, nommé Prinzip, tira alors plusieurs coups de revolver sur l'automobile de l'archiduc ***[revenant de la réception]*** *. Celui-ci fut atteint au visage, et la duchesse de Hohenberg fut atteinte au bas-ventre.* ***[Tous deux]*** *furent transportés au palais du gouverneur, où ils succombèrent peu après. L'auteur du deuxième attentat a été également arrêté. La foule a voulu lyncher les assassins. On croit que le complot a été préparé par des Bosniaques protestant contre l'annexion, il y a quelques années, de la Bosnie-Herzégovine à l'Autriche-Hongrie."*

***Le Matin*, 29 juin 1914.**

Les forces en présence

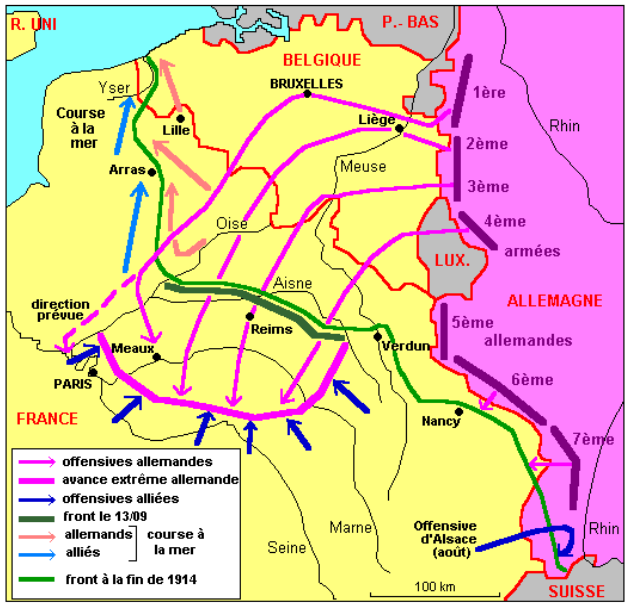
La Triple Alliance est conclue en 1882 entre l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et l'Italie. Mais en 1914, l'Italie reste finalement neutre et change même de camp en 1915. Deux pays entrent en guerre aux côtés des Empires Centraux :
• 1914 : Empire Ottoman
• 1915 : Bulgarie

La Triple Entente se construit entre 1893 et 1907 et réunit la France, la Russie et l'Angleterre. D'autres pays rejoignent au cours du conflit ceux qu'on appelle aussi les Alliés :
• 1914 : Serbie, Belgique et Japon
• 1915 : Italie
• 1916 : Roumanie et Portugal
• 1917 : Grèce et Etats-Unis

3 août : l'Allemagne déclare la guerre à la France

En quelques jours, le jeu des alliances plonge presque toute l'Europe dans la guerre. Sur le front Ouest, les armées françaises, belges et britanniques reculent tout l'été face à l'offensive allemande.
Sur le front Est, les troupes russes sont défaites par Hindenburg, mais contiennent les Austro-Hongrois en Galicie.

La guerre à l'Ouest en 1914



Le plan allemand pour une victoire rapide

"Le plan d'opération conçu par Schlieffen en vue de la guerre sur deux fronts visait en premier lieu à remporter une décision rapide et décisive à l'Ouest. Mais cette décision désirée ne pouvait être obtenue par une attaque frontale des forteresses de la frontière orientale française. Il fallait envelopper l'aile gauche de l'ennemi appuyée à la frontière belge, tout en esquissant un mouvement contre tout son front... La presque totalité des forces allemandes devait converger autour de Metz comme pivot ce qui leur ouvrait une vaste zone d'opérations à travers la Belgique et la France du Nord. Le mouvement débordant des armées allemandes devait englober non seulement la première ligne de défense française, mais encore la seconde, à savoir la ligne Reims-La Fère."

KRONPRINZ, Souvenirs de guerre , Payot, 1923

TEMOIGNAGES

Août 1914, c'était la pleine moisson. Quand on a entendu les cloches sonner, on s'est demandé pourquoi (...) C'est le garde-champêtre qui nous a annoncé la nouvelle (...): " c'est la guerre " (...) Mais avec qui ? ben avec les allemands ! " Quand les ordres de mobilisation et les feuilles de route sont arrivés dans les familles, les gens ont commencé à se rendre compte que la guerre était bien réelle. Tous les hommes valides recevaient leur feuille, la guerre c'était d'abord ça : la séparation. Le village était complètement bouleversé. Il v en avait qui prenaient ça à la rigolade, ça va vous faire des vacances en plein été, nous qui n'en avons jamais eues, il faut en profiter. Mais il y avait les autres, les inquiets qui voyaient tout en noir. Pour ceux-là, la guerre c'était la fin de tout et ils n'en voulaient pas. Il y a eu des cas de bonshommes qui allés se cacher en forêt. Finalement ils sont tous partis."

Emilie Carles, Une soupe aux herbes sauvages , J-C. Simoens 1977.

" Le samedi 1er août 1914, dès midi M. le Maire assiste de ses adjoints se tenait en permanence à la mairie, attendant l'ordre de mobilisation qui ne leur parvint qu'à 16h30. La population en fut aussitôt informé par les sonneries des cloches de l'église puis les affiches furent apposées dans, toute la commune. Après un premier moment de stupeur, comme au sortir d'un affreux cauchemar, les soldats appartenant aux classes immédiatement mobilisables, acceptèrent courageusement, l'espérance au coeur, le devoir héroïque que la Patrie menacée leur réclamait. Et puis c'est gaiement qu'ils partirent, disant à leurs familles et à leurs amis qu'ils seraient rapidement de retour. "

Témoignage écrit par le maire de Saint-Sébastien-sur-Loire en 1920

La mobilisation vue par un instituteur du Dauphiné.

"Dans ce petit village, l'ordre de mobilisation a été une profonde surprise. À ce moment, la fenaison se poursuit avec activité. Les journaux ne sont pas lus, faute de temps.
Le 31 juillet cependant, l'ordre de tenir les chevaux prêts pour la réquisition commence à émouvoir l'opinion ; mais personne ne croit à l'imminence de la guerre.
Aussi les cloches annonçant la mobilisation causent-elles une sorte d'effarement chez tout le monde. Chacun cesse le travail, atterré. Aucune manifestation bruyante dans le village : ni enthousiasme, ni récrimination ; plutôt un profond étonnement."

Lettre de l'instituteur de Malleval en septembre 1914.

" Le tableau qu'offrit Paris pendant les premiers jours de la mobilisation demeure un des plus beaux souvenirs que m'ait laissé la guerre. La ville était paisible et un peu solennelle. La circulation très ralentie, l'absence des autobus, la rareté des auto-taxis rendaient les rues presque silencieuses. L'unanime bienveillance se traduisait par des mots ou des gestes, souvent puérils et gauches, et néanmoins touchant. Les hommes pour la plupart détail pas gais ; ils étaient résolus, ce qui vaut mieux. **Marc Bloch, Souvenirs de guerre, 1914-1915**

"Le 31 juillet, une dépêche de l'autorité militaire, invitant le maire à avertir discrètement les propriétaires de chevaux et voitures d'avoir à se tenir prêts à conduire leurs attelages au centre de réquisition, fit comprendre que le cataclysme était sur le point d'éclater. Cependant on doutait encore.

Le lendemain 1er août, à 4 heures du soir, une nouvelle dépêche arrive, ordonnant la mobilisation pour le 2 août. Cette fois on était en face de la terrible réalité. Aussitôt des personnes parcourent le bourg en disant d'une voix étouffée par les sanglots : " Ça y est. " Quelques minutes après, le tocsin annonce la lugubre nouvelle. Le garde parcourt la commune en battant la générale. Les cultivateurs abandonnent leurs travaux et accourent à la mairie. Jusqu'à dix heures du soir, c'est un va-et-vient continuel. Les hommes sont bien consternés, mais personne n'est découragé. Tous ont l'espoir qu'une prompte victoire dissipera ce cauchemar. Les femmes, malgré leur profonde angoisse, ne se montrent pas moins courageuses."

Note rédigée par un instituteur, Archives départementales de la Charente

6-13 septembre : la bataille de la Marne

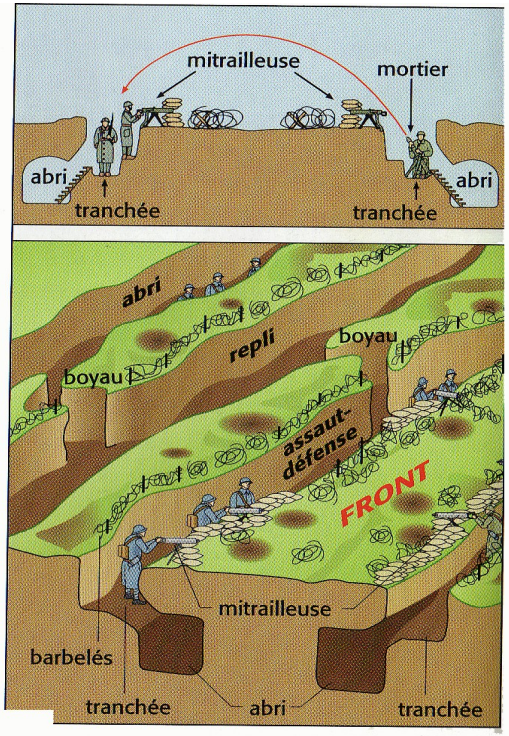
L’armée française arrête les Allemands sur les bords de la Marne, à quelques dizaines de kilomètres de Paris. L’épisode célèbre des "taxis de la Marne" voit les voituriers parisiens transporter les poilus jusqu’au champ de bataille. Ainsi, sur le front Ouest, dès la fin de l’automne, les troupes s’enterrent dans les tranchées. Cette guerre de position durera près de 4 ans.

La bataille de la Marne selon les Allemands

« L'image que se font les Allemands de la bataille de la Marne est très différente de celle qui règne dans le reste du monde. Ailleurs, on se demande si le mérite de la victoire revient en premier lieu à Gallieni, à Joffre ou à Foch. En Allemagne, cette discussion est absolument sans objet, car on n'admet aucunement qu'il s'agit d'une victoire alliée. L'image gravée dans la tête des Allemands est celle d'une victoire allemande, contrecarrée par une série de fâcheux malentendus alors que la bataille était pratiquement décidée en faveur de l'Allemagne. Sans ces malentendus, non seulement la bataille aurait été gagnée, mais la guerre tout entière. Et ces malentendus ont engendré cette guerre d'extermination et de position, que les Allemands, il est vrai, auraient gagnée aussi, si ... et c'est là qu'interviennent d'autres légendes encore.Cette image qu'ils ont eux-mêmes élaborée est une vraie torture pour les Allemands. Une épine dans leur chair.

Ils ne se demandent pas particulièrement qui porte la responsabilité de la guerre, alors que cette question joue un grand rôle dans d'autres pays.Tout au fond d'eux-mêmes, cela ne les ennuie pas d'en être responsable, même s'il est évidemment de bon ton de le nier en bloc. Ce qui les ennuie, ce qui les tourmente, ce n'est pas d'avoir provoqué la guerre : c'est de l'avoir perdue. Mais même si l'effondrement final - bien qu'on s'efforce évidemment de l'éluder, tantôt grâce à la légende du « coup de poignard dans le dos », tantôt grâce à celle qui prétend que l'Allemagne, se fiant aux quatorze points de Wilson, aurait volontairement déposé les armes pour être ensuite honteusement abusée -, même l'effondrement est un supplice moins douloureux que la défaite de la Marne. Car à l'époque, c'est ce qu'affirme l'histoire légendaire de l'Allemagne, la victoire finale, rapide et glorieuse, la victoire que l'on tenait déjà, fut manquée d'un cheveu à cause d'un malentendu, d'une confusion, d'un petit, tout petit défaut d'organisation. Et cela, c'est intolérable. Presque tous les Allemands ont en tête la carte où figure la position des armées les 5 et 6 septembre 1914, et presque tous ont déjà désespérément bricolé les lignes noires : juste ce changement de direction de la 2e armée - juste ce tout petit mouvement des troupes de réserves - et on gagnait la guerre ! Pourquoi ne l'a-t-on pas fait ? On se demande encore qui porte la responsabilité de l'ordre de repli, cet ordre inutile et fatal. Moltke, le colonel Hentsch, le général Bülow ... Et, conséquence inévitable de l'ensemble, on pense à tout effacer. Il faut reprendre la partie dans l'état où elle se trouvait, et cette fois la jouer comme il faut. Même « la paix honteuse de Versailles » exige moins impérieusement l'effacement et la revanche que cette bévue technique, cette bataille déjà gagnée et perdue par inadvertance. »

Sebastian Haffner. Histoire d'un Allemand. Souvenirs (1914 - 1933). Arles, Actes Sud/Babel, 2004, pp. 407 - 409.
Fils d'un fonctionnaire prussien et enfant au moment des faits, domicilié à Berlin, Sebastian Haffner (1907 - 1999) a rédigé ses souvenirs à la veille de la Seconde Guerre mondiale et de son exil en Angleterre. Ce n'est qu'après son décès que le texte a été édité et une analyse du manuscrit a confirmé que celui-ci date bien des derniers temps qui précèdent l'agression nazie contre la Pologne.



Le système des tranchées.

Dans les tranchées en 1914

"Très curieux, la tranchée. C'est un travail formidable et extrêmement bien fait (ici du moins). On est stupéfié de découvrir ces kilomètres de ruelles, si étroites que les bords du sac, le bidon, les musettes et les manches y frottent et y cognent. De place en place, une meurtrière s'ouvre vers la crête du talus, du remblai. C'est là qu'il faut regarder pour s'assurer que rien ne se passe d'anormal entre les lignes allemandes, dont on connaît les positions sans les voir, et nous. Il y avait clair de lune et nous avions l'air (les sentinelles sont très près les unes des autres) d'observateurs au creux d'un grand talus de neige. (...)

On quitte ce soir la tranchée. Quelle vie ! La boue, la terre, la pluie. On en est saturé, teint, pétri. On trouve de la terre partout, dans ses poches, dans son mouchoir, dans ses habits, dans ce qu'on mange. C'est comme une hantise, un cauchemar de terre et de boue, et vous ne sauriez avoir idée de la touche que j'ai - mon fusil a l'air d'être vaguement sculpté dans la terre glaise. On part pour le repas à la nuit tombante !"

H. Barbusse, Lettres à sa femme .

Le témoignage d'Emile Carrière : "Professeur agrégé de chimie, d'origine protestante cévenole, Emile Carrière a 32 ans en 1914 lorsqu'il est mobilisé comme soldat fantassin de 2ème classe sur le front de l'Est. Anticipant sur une possible disparition, il désire laisser à son épouse et à ses enfants le récit de la guerre vue des tranchées et des villes ou villages qu'il parcourt avec son régiment. Pendant cinq mois, d'août à décembre 1914, sur deux petits carnets inédits rédigés au crayon, il raconte au jour le jour cette campagne en l'accompagnant de ses réflexions. En 1915, il renonce à la rédaction de ses carnets pour se concentrer sur la correspondance qu'il envoie régulièrement à sa femme Renée et à ses parents. Les carnets et certaines de ses lettres ont été conservés et il est possible de suivre sa vie de soldat jusqu'à sa démobilisation d'abord comme combattant sur le champ de bataille, puis dans des ateliers ou des usines de guerre sur le front, à Toulouse et à Bergerac.(4e de couverture, présentation du livre "Emile Carrière : Un professeur dans les tranchées, 1914-1916")

Dans ses récits, le chercheur consigne méthodiquement ses observations et le pédagogue explique les faits, se laissant aller à des considérations sur l'histoire, la philosophie, les sciences politiques et stratégiques. Minutieux et sensible, il décrit l'environnement des troupes en mouvement et des lieux de leur cantonnement. Il commente la grandeur et la petitesse des hommes broyés par la guerre et confrontés à la peur, la souffrance, l'espoir, la solidarité. Son récit reflète des périodes d'optimisme ponctuées ici et là par le doute, l'amertume et le découragement. Face au danger et à la séparation, Emile Carrière révèle, à travers cette oeuvre originale, sa véritable nature en faisant une analyse sans concession de la conduite de la guerre et de ses conséquences sur l'avenir des sociétés. "

TEMOIGNAGES

Extraits

"1er septembre 1914
"... Comme nous nous trouvons toujours depuis 4 jours sur la ligne de feu, nous avons reçu l'ordre à 8 heures du matin de nous retirer à 7 kilomètres, à Blainville. Cette perspective de calme a été accueillie par tous avec soulagement. Nous avons trouvé un terrain dont l'odeur est nauséabonde : de côté et d'autre de la route, on aperçoit des cadavres d'allemands ou même de soldats français en pleine décomposition. Pauvres gars, pour la dépouille desquels on n'a aucun respect. Ces morts sont un objet d'horreur et un danger, pourquoi ne pas les enterrer ?...

3 septembre 1914
...J'ai pensé qu'il y a 4 ans, la plus délicieuse des femmes m'avait été donnée et cette idée m'a inondé le coeur d'une douce joie intérieure. J'espère bien vous revoir, vous tous que j'adore : femme, enfants, parents. Notre bonheur est de trop fraîche date pour n'avoir pas encore de longs jours à connaître...

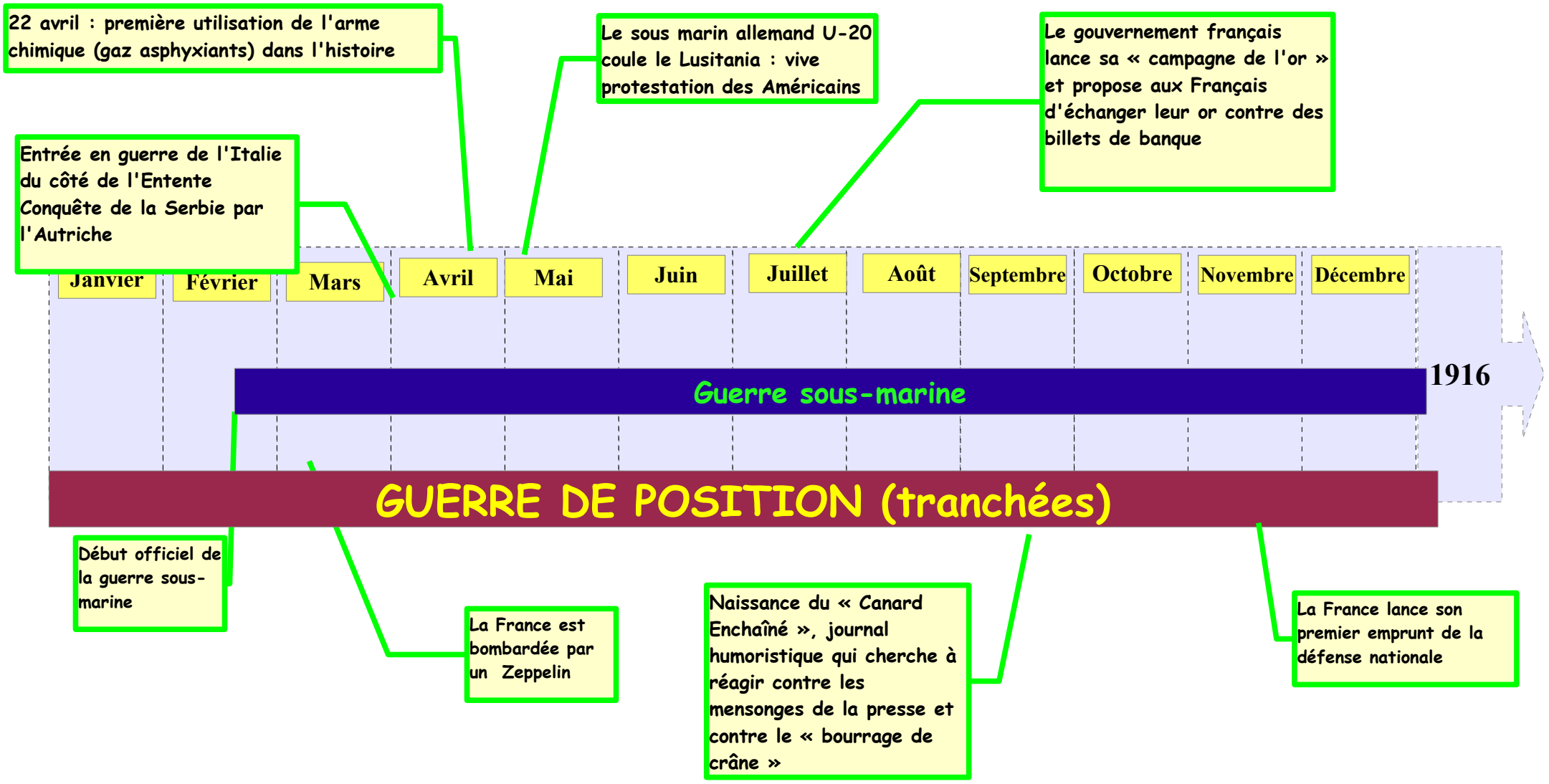
17 septembre 1914
... Vers 4 heures, nous recevons l'ordre de nous porter en avant. Le terrain est découvert, légèrement vallonné. La pente opposée est occupée par l'artillerie allemande dissimulée dans un bois. L'infanterie ennemie est cachée dans des tranchées. Nous avançons par petits bonds sous une grêle de balles et d'obus. Nous sommes à diverses reprises recouverts par des mottes de terre que les obus font jaillir à une vingtaine de mètres de hauteur en éclatant. La position est extrêmement dangereuse pour nous. Notre artillerie n'est pas en position pour nous soutenir. Un grand nombre de nos camarades sont frappés par les balles et surtout par les éclats d'obus ...

25 septembre
... Voilà déjà un mois que j'ai quitté Nîmes pour prendre part à cette guerre formidable. Dans cet intervalle de 31 jours, j'ai vu des spectacles inouïs d'horreur, j'ai connu des heures de cruelle angoisse, j'ai éprouvé à tout instant de l'anxiété pour ceux qui me sont chers en raison des grands dangers que je cours, j'ai fait plusieurs centaines de kilomètres parcourant des pays fort divers d'aspect, j'ai souffert du froid, de la pluie, de la soif et de la faim, j'ai beaucoup maigri et je me sens déjà très affaibli. Combien de temps faudra-t-il encore que j'endure cette existence forcenée ?...

29 septembre 1914
... La plupart des hommes qui sont tombés frappés, quelques uns à mort, l'ont été d'une façon invisible. Sur les champs de bataille, la mort plane partout, sa présence est rendue sensible à tous les combattants même les plus courageux, cependant que l'on cherche en vain l'ennemi. L'obus déchiquète, écartèle, décapite, foudroie, fait des trous énormes et la canon s'abrite au revers de collines à plusieurs kilomètres du combat. L'artilleur repère et tire sans voir. Le fantassin s'abrite derrière des tranchées et ne se laisse apercevoir que s'il les abandonne en cas de fuite.

Beaucoup de soldats auront fait la campagne, participé à de nombreux engagements offensifs sans voir un seul fantassin allemand..."

"Emile Carrière : Un professeur dans les tranchées, 1914-1916",
Carnets et correspondances édités et présentés par Daniel Carrière, coll. "Graveurs de mémoire", diffusion L'Harmattan, 2005



CHRONOLOGIE D'UNE DEUXIÈME ANNÉE DE GUERRE 1915

1915

22 avril : première utilisation de l'arme chimique dans l'histoire
Près d'Ypres (Artois), les troupes allemandes envoient des nappes de chlore sur les tranchées françaises, canadiennes et belges. Les soldats, qui ne bénéficient d'aucune protection, souffrent de brûlures des yeux et des voies respiratoires

Les gaz asphyxiants

La première attaque

"Le 22 avril 1915, en fin d'après-midi, entre les villages de Steenstraat et Poelkappelle, non loin d'Ypres, un lourd nuage vert-jaunâtre flottant à un mètre du sol se forma devant les tranchées allemandes et commença, poussé par un vent léger, à dériver lentement vers les lignes françaises. Près de 150 tonnes de chlore contenues dans 5 830 cylindres pressurisés venaient d'être lâchées dans l'atmosphère par les hommes des 35e et 36e régiments de pionniers. Quinze minutes plus tard, l'infanterie allemande, en arrière du nuage toxique, se lançait à l'offensive.

L'effet du gaz fut immédiat, effroyable. Épouvantés, suffoquant, des centaines de fantassins français se ruaient vers l'arrière à la recherche d'un air respirable, sans que rien ni personne, hormis l'asphyxie, ne puisse arrêter leur course folle. Au fil de leur progression, les troupes allemandes découvraient un paysage d'apocalypse. Les morts au teint verdâtre côtoyaient les agonisants dont le corps était secoué de spasmes violents, et la bouche emplie d'un liquide jaunâtre - l'attaque fit environ 3 000 morts et 7 000 blessés au sein de l'armée française.

L'opération allemande fut un incontestable succès tactique mais, faute de préparation suffisante, aucune victoire stratégique ne fut remportée. En effet, le commandement militaire avait conçu cette offensive comme une répétition générale destinée à valider une technique, certes prometteuse, mais nouvelle. De ce fait, il venait de gaspiller une arme qui aurait pu s'avérer décisive, d'autant plus que les troupes alliées ne disposaient alors d'aucun moyen de protection. Evoquant cette tentative après la fin du conflit, Fritz Haber, l'un des pères du programme chimique allemand, déclara : « Si l'on avait préparé une attaque de large envergure, au lieu de faire à Ypres une expérience vaine, l'Allemagne aurait gagné la guerre. »

LEPICK, Olivier, « Et les Allemands inventèrent la guerre chimique », L'Histoire n° 187, avril 1995, Quelques chiffres sur l'usage des gaz de combat

"La guerre chimique débuta véritablement, le 22 avril 1915, par l'émission d 'une vague de chlore à partir des lignes allemandes dans le saillant d' Ypres. Grâce au secret qui avait entouré sa préparation, l'opération surprit les troupes françaises. En l'absence de moyens de protection, elle eut une efficacité considérable: 15 000 hommes hors de combat, dont 5 000 devaient mourir, un important matériel abandonné, une brèche de 6 km de large ouverte vers les ports de la Manche et de la mer du Nord. Mais ce succès ne fut pas exploité par l'état-major allemand qui n'avait pas cru à cette nouvelle arme. Deux jours plus tard, des masques à gaz improvisés réduisaient l'effet d'une nouvelle vague de chlore lancée dans le même secteur. Le phosgène, qui le 31 mai 1915 causa 6 000 morts sur le front russe, devait progressivement remplacer le chlore.Mais ces vagues de gaz étaient tributaires d'un vent favorable pour atteindre les lignes ennemies. Aussi les belligérants mirent-ils au point le lancement par projectiles d'artillerie ou de mortier (projector britannique de Livens). Aux suffocants (phosgène, diphosgène, chloropicrine...), les Français ajoutèrent l'acide cyanhydrique, dont l'effet foudroyant surprit l'adversaire. Pour tourner l'efficacité des masques contre les vapeurs, l'armée allemande lança, au début de 1917, des obus chargés en arsines pulvérulentes. Malgré leur pouvoir de pénétration, leur efficacité militaire resta réduite.

Article "ARMES ET ARMEMENTS" - armes chimiques et biologiques - par Pierre Ricaud, ingénieur général de l'armement, CD-ROM Encyclopaedia Universalis (v. 4), 1998 p. 14

Les opérations militaires

L'Italie aux côtés de l'Entente.

La négociation commence au début de 1915

" L'Italie neutre est, en réalité, partagée en trois camps interventionnistes, neutralistes et " retardistes ". Ces derniers, persuadés que l'intervention est inévitable, voudraient cependant gagner du temps (...). Du côté allemand, on fit tout pour amener un revirement de l'opinion publique italienne qui s'était de prime abord déclarée francophile (...). Les efforts échouèrent ; la neutralité devint un dogme que l'on n'abandonnerait pas, sinon pour libérer les provinces italiennes du joug étranger (...). Rome est devenue le centre des pourparlers et des conciliabules. Jamais on n'y a tant intrigué dans tous les milieux (...). Quand l'Allemagne nomma le prince de Bülow comme ambassadeur, il tenta de gagner à sa cause un illustre homme d'États actuellement "désoccupé", M. Giovanni Giolitti.

M. Giolitti apprit ainsi que l'Allemagne soutiendrait l'Italie dans ses revendications nationales, (...) que l'Autriche serait disposée à céder à l'Italie une partie du Trentin et même la presqu'île de l'Izonzo, pourvu qu'elle maintienne une stricte neutralité (...) .

M. Sonnino * a peine à accorder toutes les audiences sollicitées. (...) L'Autriche en effet ne semble pas vouloir entrer dans les vues allemandes (...). Mais le temps presse ; les armements italiens sont terminés (...). Le 15 mars prochain, l'Italie aura 1'100'000 hommes sur pied. De là à la mobilisation générale, il n'y a qu'un pas."

L'Illustration " du 6 mars 1915

*Ministre des Affaires Étrangères.

L'intervention saluée par Mussolini. **Des groupes minoritaires de droite, d'extrême gauche et de gauche font campagne en faveur de l'intervention ; le socialiste dissident MUSSOLINI se joint au nationaliste D'ANNUNZIO.**

" L'Italie se tourne vers l'Ouest et entre dans la Triple Entente. Nous nous sommes délivrés de la lourde tutelle allemande, de la répugnante compagnie des Autrichiens. Nous redevenons nous-mêmes. Une fois encore, la sainte et droite diplomatie du peuple a vaincu ! Nous nous battrons à côté des Français, des Belges, des Serbes, des Anglais, des Russes ; Par notre intervention nous fermerons le cercle de fer et de feu qui entoure les Empires responsables de la conflagration européenne ; nous abrégerons la durée de la guerre, nous vaincrons. Nous vaincrons parce que le peuple veut cette guerre qui est "sa guerre". L'enthousiasme de ces jours-ci est d'excellent augure, c'est une garantie de victoire. L'Italie retrouve aujourd'hui son calme, sa confiance, sa vigilance (...). Nous avons dispersé les ennemis du dedans, nous écraserons ceux du dehors.

Baïonnettes italiennes : le destin des peuples de l'Europe est confié, avec celui de l'Italie, à votre acier."

" Popolo d'Italia " du 17 mai 1915

Un désastre comme résultat : Caporetto. **Le front italien des Alpes, resté secondaire, est enfoncé en 1917.**

"L'offensive contre l'Italie, à Tolmino, commença le 24 octobre. Le groupe de Flitsch, sous le commandement du général austro-hongrois von Krauss, et la 14e armée allemande devaient se rendre maîtres du massif montagneux (...) La concentration de la 14e armée allemande (...) très difficile dura des jours et fut divulguée aux Italiens. (...) Au point de vue tactique, Cardona * ne semble avoir pris aucune mesure. Peut-être ne croyait-il pas au succès de l'offensive (...) . Dès le 27 novembre, le front italien du Nord, à la frontière de la Carinthie, et le front de l'Izonzo commençaient à vaciller. Malheureusement le groupe d'armées Boroevic ne poursuivit pas assez énergiquement, si bien qu'un trop grand nombre d'Italiens réussit à s'enfuir (...). Le 30 novembre, 60'000 Italiens furent encore faits prisonniers à l'Est du Tagliamento franchi le 6 décembre, et, dès le 11 nous atteignîmes la Piave (...). Ce fleuve qui était en pleine crue nous arrêtait. Au-delà de la Piave, les Italiens se remettaient en ordre. Les premières troupes franco-anglaises arrivaient à leurs côtés. L'opération contre l'Italie avait atteint tout ce qu'on pouvait espérer. L'armée italienne était battue à fond et avait besoin de ses alliés. L'armée austro-hongroise ainsi que le front ouest étaient soulagés (...)."

Général Erich Ludendorff, Souvenirs de guerre, Payot 1920

*** Commandant en chef italien.**

L'échec des Dardanelles (février-novembre 1915)

Préconisée par W. CHURCHILL, premier Lord de l'amirauté britannique, une expédition pour contrôler les détroits turcs échoue. Le passage vers la Russie n'est pas libéré.

" L'abandon des Dardanelles amena une dispersion des forces militaires interalliées qui dépassa considérablement tout ce que ses plus ardents partisans avaient jamais imaginé. La Serbie avait été écrasée, la Bulgarie avait fait cause commune avec nos ennemis la Roumanie et la Grèce restaient immobiles dans une neutralité apeurée. Cependant, tant que la flotte britannique demeurait au large des Dardanelles, la force principale de la Turquie restait immobilisée et paralysée. L'évacuation libéra vingt divisions turques et la Turquie se trouva alors en mesure de former un front commun avec les Bulgares en Thrace, d'attaquer la Russie, d'aider l'Autriche et de terrifier la Roumanie."

Winston Churchill, " La crise mondiale ", Éditions Payot, 1928

TEMOIGNAGES (lettres de Poilus)

Etienne Tanty était le fils d'un professeur d'espagnol qui était également bibliothécaire au lycée Hoche, à Versailles. En 1914, Etienne, philosophe de formation, avait vingt-quatre ans. Il était déjà sous les drapeaux lorsque son service militaire déboucha sur la guerre. Il fut blessé le 25 septembre 1915 à Neuville-Saint-Vaast. Soigné pendant près de six mois, il fut renvoyé au front et fait prisonnier à Tabure le 21 mars 1918. Il fut libéré de son camp de prisonniers et rapatrié le 15 décembre 1918, puis démobilisé le 8 août 1919. Il devint ensuite professeur de lettres et de latin.

"Jeudi 28 janvier 1915

J'erre, toujours aussi incapable d'écrire. J'ai eu hier matin votre lettre du 23 et j'ai mis une enveloppe hier soir.

Il gèle épouvantablement ce matin, sans que j'arrive à me réchauffer les doigts. S'il n'y avait encore que les doigts de gelés ; mais le bonhomme ne vaut guère mieux, et le cafard est pire que la gelée.

Car n'est-ce pas, j'ai le cafard, vous vous en doutez, et je désespère de le chasser. Il y a de quoi, et ce n'est pas aujourd'hui qu'il passera ; la perspective de retourner ce soir dans le vieux secteur du bois carré, et de reprendre la vie souterraine, nocturne et marécageuse n'étant pas pour le dissiper.

Voilà six mois bientôt que ça dure, six mois, une demi-année qu'on traîne entre vie et mort, jour et nuit, cette misérable existence qui n'a plus rien d'humain ; six mois, et il n'y a encore rien de fait, aucun espoir ; six mois qu'on a quitté le fort, et l'on est un peu moins avancé qu'au lendemain du Châtelet. (...)
Hier, ou avant-hier, au rapport, on a lu des lettres de prisonniers boches. Pourquoi ? je n'en sais rien, car elles sont les mêmes que les nôtres. La misère, le désespoir de la paix, la monstrueuse stupidité de toutes ces choses, ces malheureux sont comme nous, les Boches ! Ils sont comme nous et le malheur est pareil pour tous. (...)"

GUÉNO, J-P, (s. d.), Paroles de poilus : lettres et carnets du front 1914-1918, Paris, Librio, 2001, p. 94

Boucherie, explosifs

"24 juin 1915
Dans la tranchée, le pis, ce sont les torpilles. Le déchirement produit par ces 50 kg de mélinite en éclatant est effroyable. Quand une d'elles tombe en pleine tranchée, et ces accidents-là arrivent, elle tue carrément 15 à 20 types. L'une des nôtres étant tombée chez les Boches, des pieds de Boches ont été rejetés jusque sur nos deuxièmes lignes.
Michel Lanson"

GUÉNO, J-P, (s. d.), Paroles de poilus : lettres et carnets du front 1914-1918, Paris, Librio, 2001, p. 62

Boue

"Octobre 1915
Je crois n'avoir jamais été aussi sale. Ce n'est pas ici une boue liquide, comme dans l'Argonne. C'est une boue de glaise épaisse et collante dont il est presque impossible de se débarrasser, les hommes se brossent avec des étrilles. (...) Par ces temps de pluie, les terres des tranchées, bouleversées par les obus, s'écroulent un peu partout, et mettent au jour des cadavres, dont rien, hélas, si ce n'est l'odeur, n'indiquait la présence. Partout des ossements et des crânes. Pardonnez-moi de vous donner ces détails macabres ; ils sont encore loin de la réalité.
Jules Grosjean"

GUÉNO, J-P, (s. d.), Paroles de poilus : lettres et carnets du front 1914-1918, Paris, Librio, 2001, p. 61

Dans les tranchées allemandes (17 oct. 1915)

" À ma lettre je joins une carte postale aux armées d'un soldat français... Elle vient du portefeuille d'un Français tué. Il est des plus intéressants d'étudier la correspondance des Français tués ou prisonniers. Exactement comme chez nous revient aussi là-bas très souvent la question : Quand cela finira-t-il ?

À mon étonnement jamais je n'ai lu à vrai dire de remarques haineuses ou défavorables envers l'Allemagne ou les soldats allemands. Par contre dans beaucoup de lettres de leurs parents on parle de la ferme croyance en la justice de leur cause, comme en l'assurance de la victoire. Dans chaque lettre, mère, femme, fiancée, enfants, amis, dont les photographies étaient souvent jointes, espéraient un retour joyeux et prochain, et maintenant ils gisent tous là, morts et à peine enfouis entre les tranchées et au-dessus d'eux les balles sifflent et les obus chantent leur horrible chant de mort. Tant mieux pour ceux que nous, ou ceux d'en face, avons pu au moins enterrer à peu près décemment mais encore aujourd'hui il y a des lambeaux de corps humains dans les barbelés. Devant notre tranchée, il y a peu de temps, il y avait encore une main avec une alliance, à quelques mètres de là il y avait un avant-bras dont il ne restera finalement que les os. Que la chair humaine semble bonne pour les rats ! C'est affreux.

*Qui ne connaît pas la terreur l'apprend ici... Si la nuit je vais seul par les tranchées et les sapes, ici et là on entend des bruits et à tout moment un soldat noir peut vous sauter à la gorge. Par une nuit d'encre c'est parfois réellement terrifiant; mais avec le temps je me suis habitué et je suis devenu aussi indifférent que nos " Landser " * . La guerre abrutit le coeur et les sentiments; elle rend l'homme indifférent face à tout ce qui, autrefois, le troublait et l'émouvait : cependant cet endurcissement, cette dureté et cette cruauté devant le destin et la mort sont nécessaires dans la rage des combats auxquels conduit la guerre de tranchées. Celui qui laisserait influencer son coeur par toute la tragédie des multiples événements qu'apporte ici un jour normal, celui-là perdrait la raison ou bien devrait courir vers l'ennemi avec les bras levés. "*

Lettre de Hugo Müller (1892-1916).

***Terme populaire analogue à celui de " poilu " en France.**

L'attaque

" A l'heure prescrite, les officiers nous font le petit laïus habituel, les dernières recommandations, puis nous demandent si nous sommes prêts. Sur notre réponse affirmative suit un instant de silence, de recueillement, puis soudain retentit le cri : "En avant !" Nous étions dans le deuxième parallèle de départ. Sans hésitation

officiers et hommes, nous sautons sur le parapet et courons vers la première tranchée pour y remplacer les camarades qui déjà s'approchent des lignes boches. On s'arrête à peine, que déjà retentit de nouveau le cri : "En avant !" Nous escaladons le nouveau parapet et en criant de toutes nos forces n'importe quoi : Vive la France! Sus aux Boches! Allons les gars ! nous partons pour rejoindre la première vague. La fusillade crépite là-bas devant nous. Les mitrailleuses dévident leurs rubans de mort. Tac, tac, tac, tac. Nous rejoignons les camarades, mais. horreur, nous nous heurtons à une barrière de fils de fer barbelés intacte et profonde de plus de trente mètres. Pendant ce temps, les mitrailleuses ennemies continuent : tac, tac, tac, tandis que nous voyons à droite, à gauche, les camarades tomber et joncher la terre de taches bleues de capotes, rougies de sang aux endroits où le coup a frappé. Voici à présent les 3e et 4e vagues qui arrivent à leur tour. En avant, quelques poilus qui ont réussi à se couler sous les fils de fer atteignent la tranchée des empoisonneuses. Ils sautent dedans mais hélas on ne les a pas revus... Ils étaient trop peu nombreux ! D'autre part, franchir le réseau en masse est impossible et la situation devient de plus en plus critique. Le cri " aux outils ! " retentit. On creuse alors fébrilement le sol et bientôt nous sommes terrés tout contre le réseau boche. Les balles sifflent au-dessus de nous et nous nous cramponnons au terrain acquis. Voici le résultat de la journée mais... si les fils de fer avaient été coupés... comme nous enlevions la position ! (...) Bon dieu ! si seulement notre artillerie avait réussi à établir une brèche ! (...) Si encore nous n'avions pas le chagrin d'avoir perdu notre commandant. notre capitaine, mon lieutenant et combien de copains tués ou blessés. "

" L'Écho de tranchées-ville ", 28 octobre 1915.

Fraternisation

Gervais Morillon était le fils d'un contremaître poitevin qui travaillait dans une pépinière à Breuil-Mingot, tout près de Poitiers. Gervais fut tué à vingt-et-un ans en mai 1915.

"Tranchées-Palace, le 14 décembre 1914,
Chers parents,
Il se passe des faits à la guerre que vous ne croiriez pas ; moi-même, je ne l'aurais pas cru si je ne l'avais pas vu ; la guerre semble autre chose, eh bien, elle est sabotée. Avant-hier - et cela a duré deux jours dans les tranchées que le 90e occupe en ce moment - Français et Allemands se sont serré la main ; incroyable, je vous dis ! Pas moi, j'en aurais eu regret. Voilà comment cela est arrivé : le 12 au matin, les Boches arborent un drapeau blanc et gueulent : « Kamarades, Kamarades, rendez-vous. » Ils nous demandent de nous rendre « pour la frime ». Nous, de notre côté, on leur en dit autant ; personne n'accepte. Ils sortent alors de leurs tranchées, sans armes, rien du tout, officier en tête ; nous en faisons autant et cela a été une visite d'une tranchée à l'autre, échange de cigares, cigarettes, et à cent mètres d'autres se tiraient dessus ; je vous assure, si nous ne sommes pas propres, eux sont rudement sales, dégoûtants ils sont, et je crois qu'ils en ont marre eux aussi.
Mais depuis, cela a changé ; on ne communique plus ; je vous relate ce petit fait, mais n'en dites rien à personne, nous ne devons même pas en parler à d'autres soldats.
Je vous embrasse bien fort tous les trois."

GUÉNO, J-P, (s. d.), Paroles de poilus : lettres et carnets du front 1914-1918, Paris, Librio, 2001, p. 78-79

Les armes

Alexis Berthomien a survécu à la Grande Guerre. Entre 1914 et 1918, il écrivait souvent à sa femme Marie. Robert, qu'il avait épousée, en juin 1914, à Trémouilles, petit village de l'Aveyron, deux mois avant d'être mobilisé. Il donne ici des détails techniques sur l'artillerie française.

"Le 24 août 1915
Ma chère Marinou,
J'ai reçu ta lettre du 20 et je m'empresse d'y répondre pour te dire que je suis toujours en bonne santé, et suis heureux de t'en savoir de même. Tu me dis que tu es contente des renseignements que je te donne, mais tu comprends que je suis heureux de pouvoir te dire ce que je sais. Tu veux savoir le poids des obus, je le savais bien au juste, mais maintenant je ne me rappelle pas bien de tous, le 77 pèse 20 à 25 kg et la pièce 25 quintaux ; le 105 pèse 30 à 35 kg et la pièce 45 quintaux ; le 220 pèse 80 kg et la pièce 80 quintaux ; le 320 pèse 150 kg et la pièce 150 quintaux.
Ils ont aussi des canons monstrueux de 420 qui pèsent 450 quintaux et les obus pèsent 1 000 kg. Ceux-là, ils s'en servent pour démolir les forts ou les fortifications, ceux-là sont traînés par des tracteurs automobiles et l'obus est placé dans la pièce par l'électricité, car c'est impossible aux hommes de remuer un obus. Chaque coup de ces obus leur coûte trente-trois mille francs. Comme artillerie lourde ils en ont en masse, c'est ce qui les sauve, car ces obus font un ravage terrible. Nous autres nous commençons à en avoir beaucoup mais pas comme eux ; les Anglais aussi ont une belle artillerie lourde. L'Italie aussi a une puissante artillerie, leurs canons de campagne sont du même calibre que les nôtres. (...)"

GUÉNO, J-P, (s. d.), Paroles de poilus : lettres et carnets du front 1914-1918, Paris, Librio, 2001, p. 43

TEXTES sur propagandes et rumeurs (1914-1918)

Le bourrage de crâne

« Les obus allemands ne sont pas si méchants qu'ils ont l'air d'être »

Le Petit Parisien, «Lettre de soldat », 19 janvier 1915.

"Pour moi, l'armée allemande est désormais inopérante."

Journal, 6 février 1915

"Ils mangent de la paille."

Petit Parisien, 29 février 1915

"Leurs légumes ne poussent pas."

Le Matin, 26 mars 1915

"A part cinq minutes par mois, le danger est très minime, même dans les situations critiques. Je ne sais comment je me passerai de cette vie quand la guerre sera finie. Les blessures ou la mort... c'est l'exception"

Petit Parisien, "Lettre de soldat", 22 mai 1915

« (...) Mais au moins ceux-là [tués à la baïonnette] meurent de leur belle mort, dans de nobles combats (...) Avec l'arme blanche, nous retrouvons la poésie (...) des luttes épiques et chevaleresques »

L'Écho de Paris, Hébrard de Villeneuve, 10 juillet 1915.

"Les cadavres boches sentent plus mauvais que ceux des Français."

Le Matin, 14 juillet 1915

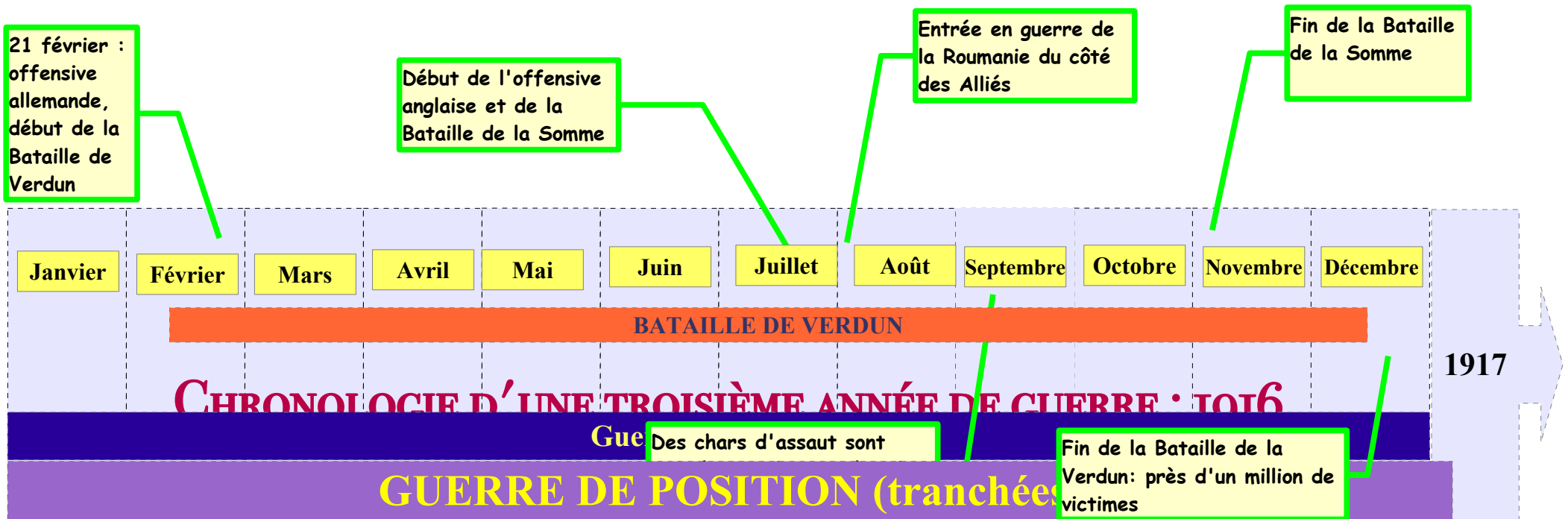
Le Canard enchaîné

Comme L'oeuvre, journal quotidien depuis le 19 septembre 1915, Le Canard enchaîné fut créé par Marcel Maréchal, en octobre 1915, pour essayer, par l'ironie, de redonner à la presse, même en temps de guerre, son rôle d'information et de contestation. Le succès, à partir du 5 juillet 1916, ne se démentit plus. Le 20 juin 1917 il annonçait l'élection du "grand chef de la tribu des bourreurs de crâne" : Gustave Hervé, qui l'emportait de justesse sur Maurice Barrès.

"Coin ! Coin ! Coin !

Le Canard enchaîné prend l'engagement d'honneur de ne céder, en aucun cas, à la déplorable manie du jour. C'est assez dire qu'il s'engage à ne publier, sous aucun prétexte, un article stratégique, diplomatique ou économique, quel qu'il soit... Le public veut des nouvelles fausses... pour changer. Il en aura. Pour obtenir ce joli résultat , la direction du Canard enchaîné, ne reculant devant aucun sacrifice, n'a pas hésité à passer un contrat d'un an avec la très célèbre agence Wolff qui lui transmettra, chaque semaine, de Berlin par fil spécial barbelé, toutes les fausses nouvelles du monde entier."

Le Canard enchaîné, 10 octobre 1915



1916

TEMOIGNAGES

Vendredi 4 février 1916 :

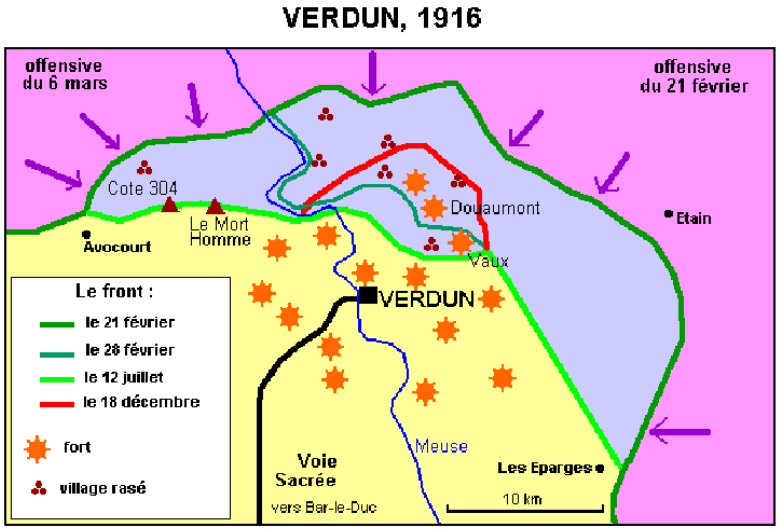
"Depuis quelques jours on parle beaucoup d'une grande offensive des Boches. Sur quel point de notre front ? Il ne semble pas qu'on soit très orienté. En attendant, les grands chefs sont fort énervés et paraissent même assez affolés. C'est inquiétant et un peu visible. Si cette offensive doit se produire dans notre région [en Champagne], je crois que nous sommes prêts à la recevoir. Mais si elle a lieu sur Verdun que deviendrons-nous dans le cas où l'unique ligne de chemin de fer normale, la ligne Saint-Menehould-Verdun, viendrait à être coupée ? Pourquoi n'avoir pas construit le raccordement destiné à remplacer la ligne détruite à Saint-Mihiel ? Le Meusien rendra des services mais combien sera-t-il insuffisant".

Alexis Callies, *Carnets de Guerre d'Alexis Callies*, retranscrits et commentés par Éric Labayle, E/L Éditions, 1999

SUR LE FRONT FRANÇAIS : UNE GUERRE TOTALE

21 février-18 décembre : la bataille de Verdun

Déclenchée par l'état-major allemand, la bataille de Verdun a pour but de "saigner à blanc" l'armée française.



SOUVENIRS DE VERDUN PAR TARDI

"Le soldat patauge lourdement dans la boue... Il est chargé : à bout de bras, deux "bouteillons" pleins - la soupe encore chaude -, les gourdes de vin, le pain en bandoulière et les musettes remplies de singe. Il cherche l'entrée du boyau qui mène à la tranchée où les autres attendent la bouffe. Il est presque à découvert et ne pense qu'à ça. Quelques balles perdues finissent leur trajectoire à hauteur de ses bandes molletières, elles viennent s'enfoncer, encore meurtrières, dans la gadoue jaune. Les godillots du soldat s'engluent dans la boue. Il fait encore nuit. Il n'y a que cette lueur à l'horizon avec, par moments, une sorte d'éclair ou une série de lumières plus fortes et un roulement sourd, un bourdonnement toujours présent, qui prend au ventre quand on l'écoute. C'est plus haut que ça se passe, ici le secteur est calme, comme on dit. De temps en temps, un tir de routine auquel nos artilleurs répondent mollement. C'est le Boche qui s'ennuie, en mal de cartons, qui serait presque le plus dangereux...

Il a ça en tête, le soldat, et il a hâte de trouver le boyau pour être à couvert... Et la soupe qui refroidit ! Il pense aussi au froid, à ses pieds trempés, au col de sa capote si rugueux...

A chaque pas, son casque mal ajusté lui cogne l'oreille droite, gelée, prête à se casser comme du verre. Putain d'équipement ! Vraiment, y a pas de respect pour le contribuable qui se bat pour la Patrie ! Sa gamberge s'arrête là. On vient de tirer une fusée éclairante qui retombe tranquille au bout de son parachute, à la verticale du soldat,

illuminant tout, absolument tout... comme si ça suffisait pas d'être paumé, le voilà qui joue la cible. Et ça se fait pas attendre, ça crépite ! Un tir de mitrailleuse... Alors il plonge au sol, s'étale à plat ventre. La crosse de son Lebel lui fiche un sacré coup dans les reins. La soupe se répand sur le sol, il sent la tiédeur du bouillon contre sa cuisse. Il essaie de dégager son fusil et s'empêtre dans les brides des musettes, les doigts pleins de boue. C'est la confusion, le bordel, la panique et il faut pas bouger surtout! Ça tire dur et pas loin. Il y a deux minutes, c'était le calme plat, maintenant, y a pas de comparaison. Des balles s'écrasent à quelques centimètres de son corps. Sûr qu'il va s'en prendre une, là, comme un con, allongé dans la boue... allongé dans la merde, oui.. .ça pue ! ... Au moins un Boche qui pourrit pas loin! On fait plus attention aux cadavres, il y en a tellement, par couches, des Français, des Allemands, on leur marche dessus, on les recouvre même plus... On vit avec et ils rendent des services, on accroche son bidon à un pied qui dépasse de la paroi de la tranchée... mais celui-là, de mort, il dégage sérieux ! C'est moindre mal... En attendant, ça canarde et il ne peut pas bouger, et pourtant, il faudrait... Une heure au moins, il reste là. C'est difficile à évaluer, la durée, dans ces moments où le corps est tétanisé par la peur. Il n'y que le long de son dos, contre sa peau, qu'il y a de l'animation... un vrai boulevard à poux. Ça aussi, c'est qu'une habitude, ces bêtes, avec les rats et la chiasse. Le canon de 75 s'y met, c'est parti pour le reste de la nuit, la journée, peut-être. Un obus tombe pas loin et voilà les éclats qui rappliquent, et les mottes de terre qu'il est allé chercher en profondeur, et la boue. Le soldat, les deux mains crispées sur son casque, tente de se protéger la nuque. C'est à rire, ce geste, avec toute ces saloperies, ces bouts de fer qui vont se ficher profondément dans le sol et qui ne demandent qu'à pénétrer dans sa chair si fragile... même son casque ne pourra pas les arrêter. Le feu s'intensifie. Il faut démarrer. Où est donc ce putain de boyau, la tranchée, l'abri ?

Le jour s'est levé. Les ardeurs guerrières se sont un peu calmées et puis tout s'est tu. Maintenant, on y voit tout à fait et le soldat se rend compte qu'il a passé la nuit allongé sur un mort, les deux mains dans son ventre. Ce qu'il prenait pour de la boue: de la chair pourrie, infecte. On a beau être endurci, coutumier de l'horreur, indifférent à la tripaille chaude qui se dévide des corps éclatés, c'est pas plaisant, comme découverte... Et les maladies ? S'il avait une coupure aux mains ?... tétanos, gangrène et je ne sais quoi... Sa première idée : trouver de l'eau... se laver les mains dans une flaque dégueulasse.

Courbé en deux, il retrouve le boyau de communication. Quand il arrive, ils font la gueule pour la soupe perdue et le pain boueux, mais ils boufferont quand même.

Le soldat a passé la matinée à chercher de l'eau, il n'en a pas trouvé... il s'est bien essuyé aux pans de sa capote. Ça se passait à Verdun. C'est ma grand-mère qui me racontait cette histoire, celle de mon grand-père. J'avais cinq ans, mon pépé s'était tapé toute la guerre, il en était sorti un peu gazé. A l'époque, il somnolait encore, son livre ouvert sur la toile cirée de la table de la cuisine. Avait-il oublié ? Il n'en parlait jamais... Mais moi, la nuit, j'entrais dans son horreur. Le mort tout pourri et grand-père les deux mains dedans son ventre... Quand il est mort, il a repoussé le curé venu pour l'extrême-onction. Il lui a dit que si Dieu existait, n'y aurait pas de guerres... que tout ça c'était des conneries. Ça l'avait marqué... certainement. Après lui, grand-mère a disparu, elle aussi.

Quand j'ai lu mon premier vrai livre avec des car typographiques et quelques illustrations, il racontait l'histoire édifiante d'un chien qui suivait son maître dans la tranchée, faisait la guerre avec lui, mordait les Allemands, sauvait son maître blessé - un capitaine, un héros qui retrouvait sa belle fiancée à la fin (après avoir gagné la guerre à lui tout seul). J'ai oublié le titre et le nom de l'auteur, mais certains passages me reviennent en mémoire au moment où je cause. C'était mon premier livre... lu "au hasard". J'en ai lu d'autres, depuis, sur le sujet... de tout poil, de toutes opinions... du *Feu* au *Croix de bois,* en passant par *A l'ouest rien de nouveau* et *Orages d'acier,* pour ne citer que les meilleurs. Mais mon préféré reste *la Peur,* de Gabriel Chevalier et les premiers chapitres du *Voyage au bout de la nuit.* Et toujours, j'ai vu mon pépé avec ses bidons et son pain allongé sur le mort.

On me dit: "Encore dans tes trucs de poilus? vas-tu sortir de ta tranchée ?..." Avec allusions aux anciens combattants, charentaises, bérets, décorations, drapeaux à l'Arc de Triomphe, le 11 novembre. J'ai bien peur qu'on y soit toujours, dans nos tranchées Est, Ouest... plus exactement dans le no man 's land, sur le terrain... entre les lignes... là où a lieu l'affrontement ! En fait, dans tout ça, il s'agit moins de la guerre de 14-18 que de LA GUERRE... De crapouillots en ogives... c'est la prochaine qui m'inquiète."

TARDI, "C'était la guerre des tranchées" , Tournai, 1994, pp. 29-30.

DeS TÉMOIGNAGES ALLEMANDS SUR VERDUN,

PAR LE PEINTRE FRANZ MARC

(2 mars)

"Nous voici au milieu de la plus formidable journée de la guerre. Qui n'a pas participé à cette avance allemande ne peut se faire une idée de la folle fureur et de la gigantesque force de l'avance. Nous sommes à la poursuite. Les pauvres chevaux ! Mais il a fallu que vienne ce moment où tout est mis sur une carte ; mais ce qui est incroyable, c'est que nous avons réussi (et nous continuerons à réussir) sur le point le plus fort du front français, Verdun - personne n'y aurait cru, c'est incroyable."

(4 mars, écrit juste avant d'être tué)

"Nous sommes ici dans une tension fiévreuse concernant l'issue de cette énorme lutte que jamais des mots ne réussiront à décrire. Je ne doute pas un seul instant de la chute de Verdun et de l'irruption que nous ferons dans le coeur du pays."

F. Marc.

PAR CHRISTIAN BORDECHING, LIEUTENANT DANS L'ARMÉE ALLEMANDE,

Il était le fils d'horticulteurs allemand domiciliés à Brème. il était étudiant en architecture et écrivait très souvent à sa soeur Hanna. Il fut tué sur le front le 20 avril 1917, à 24 ans.

"Le 24, 25 février 1916

Ma chère Hanna,

(...) Tu me demandes ce que nous mangeons. Dans la semaine en moyenne deux fois de la soupe aux pois à la couenne de lard, deux fois du bouillon de riz sucré, une fois des haricots verts et une fois de la soupe de riz avec de la viande de boeuf. On mange à même le couvercle de notre casserole de fer, et j'ai toujours dans ma poche ma cuillère, juste essuyée à l'aide de papier.Tous les huit jours, je dors une fois sans mes bottes, tous les dix jours je change de chaussettes et je reçois ma solde de cinq marks trente. Je dors toujours habillé, les pieds enfoncés dans un sac, le manteau par-dessus,puis recouvert d'une couverture de laine où je m'enfouis entièrement dessous. Pour nous asseoir, nous avons au mieux une caisse, mais le plus souvent rien du tout. Nous nous asseyons par terre, sur la paille. Dans notre groupe, nous allons chercher notre café dans une batterie de cuisine française, c'est très grand et chacun se sert lui-même avec sa tasse souillée. Personne n'a peur de la crasse : on s'y est habitués ; on rince, on boit et l'on se lave dans l'eau des tranchées. Mon bonnet à l'intérieur a l'air d'une caisse de charbon et des nuages de poussière sortent de mon uniforme. Je ne peux me laver que tous les deux jours. Tu devrais voir nos latrines, elles sont à mourir de rire : un simple tronc de bouleau où l'on est

aligné derrière contre derrière et qui offre, du chemin principal, une belle vue. Nous avons eu si peu de pain cette semaine que la plupart ont déjà mangé leurs biscuits de secours. Si tu veux en savoir davantage, tu n'as qu'à me demander des détails.

Tu peux sûrement t'expliquer ma mauvaise écriture, assieds-toi donc par terre, mets un livre sur lequel tu peux écrire sur tes cuisses, et pose entre tes genoux une bouteille avec une faible lumière. (...)"

GUÉNO, J-P, (s. d.), Paroles de poilus : lettres et carnets du front 1914-1918, Paris, Librio, 2001, p. 69-70

DeS TÉMOIGNAGES FRANÇAIS SUR VERDUN

MICHEL TAUPIAC dit « François » avait vingt-neuf ans en 1914. Il était le fils d'ouvriers agricoles du Tarn-et-Garonne. Il avait l'habitude d'écrire souvent à son ami Justin Cayrou. Il survécut à la guerre.

"Dimanche 14 février 1916

Cher ami,

Quand nous sommes arrivés par ici au mois de novembre, cette plaine était alors magnifique avec ses champs à perte de vue, pleins de betteraves, parsemés de riches fermes et jalonnés de meules de blé. Maintenant c'est le pays de la mort, tous ces

champs sont bouleversés, piétinés, les termes sont brûlées ou en ruine et une autre végétation est née : ce sont les petits monticules surmontés d'une croix ou simplement d'une bouteille renversée dans laquelle on a placé tes papiers de celui qui dort là. (...) J'étais l'autre jour dans les tranchées [des Joyeux]. Je n'ai jamais rien vu de si horrible. Ils avaient étayé leurs tranchées avec des morts recouverts de terre, mais, avec la pluie, la terre s'éboule et tu vois sortir une main ou un pied, noirs et gonflés. Il y avait même deux grandes bottes qui sortaient dans la tranchée, la pointe en l'air, juste à hauteur, comme des porte-manteaux. Et les « joyeux » y suspendaient leurs musettes, et on rigole de se servir d'un cadavre boche comme porte-manteau. Je ne te raconte que des choses que je vois, autrement je ne le croirais pas moi-même. (...)"

GUÉNO, J-P, (s. d.), Paroles de poilus : lettres et carnets du front 1914-1918, Paris, Librio, 2001, p. 90

GASTON BIRON, interprète, avait vingt-neuf ans en 1914. Blessé le 8 septembre 1916, il mourut de ses blessures le 11 septembre 1916 à l'hôpital de Chartres.
[après Verdun]

"Samedi 25 mars 1916

Ma chère mère,

(...) Par quel miracle suis-je sorti de cet enfer, je me demande encore bien des fois s'il est vrai que je suis encore vivant ; pense donc, nous sommes montés mille deux cents et nous sommes redescendus trois cents ; pourquoi suis-je de ces trois cents qui ont eu la chance de s'en tirer, je n'en sais rien, pourtant j'aurais dû être tué cent fois, et à chaque minute, pendant ces huit longs jours, j'ai cru ma dernière heure arrivée. (...)"

GUÉNO, J-P, (s. d.), Paroles de poilus : lettres et carnets du front 1914-1918, Paris, Librio, 2001, p. 103

_Extraits du journal de guerre du Docteur Marcel Poisot

(Manuscrit retrouvé en 1986)

Verdun

"Vendredi 25 février 1916 : Depuis trois jours, les Allemands ont déclenché une attaque formidable contre nos lignes du nord de Verdun. C'est peut-être son suprême et dernier atout que l'Allemagne se décide à jouer. (...)

Mardi 29 février : L'attaque allemande de Verdun a continué, formidable. C'est la grande offensive tant annoncée. Serait-ce "la dernière" (...).

Le carnage est immense. La débauche des projectiles d'artillerie est incroyable : 80 000 obus en quelques heures, sur un espace de 1000 mètres de long sur 3 à 400 mètres de profondeurs. 3 millions d'obus en quelques jours. On se demande comment des êtres vivants arrivent à se maintenir et à combattre dans un pareil enfer, (...).

Lundi 13 mars : Verdun apparaît décidément comme le grand tournant de la guerre. Jusqu'à ces dernières semaines, il eût été impossible de prévoir la fin de la tourmente. Aujourd'hui, à voir l'acharnement de la bataille "pour Verdun", à lire les commentaires des journaux du monde entier, il semble que l'issue de la guerre se dessine à l'horizon (...). Tous les belligérants sont en effet bien près de l'épuisement militaire et financier. Si nous perdions Verdun, la partie serait évidemment perdue pour les Alliés (...).

Mercredi 22 mars : (...) Les derniers communiqués boches (...) mentent : ils ont affirmé la prise du fort de Vaux au nord de Verdun - et ont dû ultérieurement démentir cette nouvelle par un nouveau mensonge : contre-attaque française ayant réussi à reprendre le fort (...). Les Allemands ont jeté contre nos lignes Malancourt-Avoncourt une division fraîche précédée de soldats munis d'appareils lançant des liquides enflammés à grande distance (...).

Mercredi 29 mars : La bataille de Verdun, la plus longue et la plus effroyable de l'histoire universelle, continue (...). Nos poilus héroïques

tiennent bon, malgré les déluges d'acier, de liquides enflammés et de gaz asphyxiants (...). Leur héroïsme a, une fois de plus, compensé l'engourdissement de notre état-major (...).

Mardi 4 avril : Les poilus en ont assez et ne marcheront pas au-delà de quelques mois. A ce moment, nous serons acculés à la paix, sans avoir vaincu (...).

Lundi 10 avril : Ils ne passeront pas ! Mais viendra-t-il un jour où nous pourrons, nous passer et vaincre ? Où ? Comment ? (...).

23 avril, Pâques : Qui eût osé prévoir, il y a un an, à Pâques 1915, que la guerre durerait encore à Pâques 1916 et que les armées ennemies seraient sur le front d'Occident, dans les mêmes et immuables tranchées. Aujourd'hui, qui oserait espérer qu'elles n'y seront plus à Pâques 1917 ! (...)

Vendredi 23 juin : Les Allemands ont déjà perdu 500 000 hommes devant Verdun ; ils en sacrifieront encore autant si cela est nécessaire ; mais ils n'abandonneront pas la partie. C'est pour eux une question de vie ou de mort. Pour nous, hélas, c'est la ventouse qui peu à peu suce le sang de notre armée ; nos pertes sont énormes : 350 000 hommes, dit-on, dont moitié sont tués (...) Il n'est pas suffisant de tenir dans cette défensive prodigieuse où nous nous épuisons. Il faut repousser l'ennemi, il faut le vaincre (...).

Juillet- Novembre : Bataille de la Somme

La Bataille de la Somme déclenchée par les Britanniques et les Français dure de juillet à novembre 1916 ; elle ne permet pas aux Belligérants, comme la Bataille de Verdun, de remporter une victoire décisive. La guerre s'éternise et s'enlise.

DES TÉMOIGNAGES FRANÇAIS

Auxence Guizart était agriculteur et fils d'agriculteurs. Il était originaire de Crépy dans le Pas-de-Calais ; il avait dix-

neuf ans en 1914 et fut mobilisé tout comme ses deux frères. Auxence est mort pendant le mois d'avril 1918, dans la Somme près de Montdidier.

"Le 13 novembre 1916

Chers parents,

(...) Il y a beaucoup de poilus qui se iront encore évacuer aujourd'hui pour pieds gelés. Quant aux miens, ils ne veulent pas geler malheureusement car je voudrais bien une évacuation aussi. Il n'y fait pas bon ici en arrière : ce sont les avions qui font des ravages terribles et en avant c'est loin de marcher comme les journaux vous annoncent. Ceux-ci sont des bourreurs de crâne pour encourager le civil, n'y croyez rien, comme je vous ai déjà dit c'est la guerre d'usure en bonshommes, en tout. Je termine pour aujourd'hui en vous embrassant de grand cour."

GUÉNO, J-P, (s. d.), Paroles de poilus : lettres et carnets du front 1914-1918, Paris, Librio, 2001, p. 73

Bilan d'une année de guerre 1916 :
Pour la Bataille de Verdun : entre Février et Juin : Environ 500 000 morts.
Pour la Bataille de la Somme de juillet à novembre : 420 000 morts environ.

Les soldats de l'Empire français dans la Grande Guerre : « une réserve inépuisable de chair à canon »

Les troupes coloniales, notamment nord-africaines, sont présentes à Verdun mais c'est surtout en 1917, pendant l'offensive du Chemin des Dames, qu'elles seront engagées en masse.

– Les Africains :

Dix bataillons de tirailleurs sénégalais et un de malgaches sont dès 1914 engagés sur le front. Mais ils ne peuvent longtemps tenir du fait de leur inaccoutumance au froid et aux maladies locales...

A la fin de la guerre, toutefois, le Président du Conseil Georges Clemenceau se souvient d'eux et les affecte en grand nombre dans l'armée qui va occuper l'Allemagne à dessein d'humilier celle-ci. Mission réussie: leur présence réactive le nationalisme et la haine de la France. On évoque la *«Honte Noire»* !

– Les Indochinois :

Les Indochinois, considérés comme de piètres combattants, sont surtout utilisés comme auxiliaires de police.

– Les Nord-Africains :

Les Nord-africains se révèlent les plus durs à la tâche, bien encadrés, bien entraînés et très résistants aux conditions climatiques.

La Guerre sur tous les fronts

Sur mer, tout juste un coup d'arrêt au Reich : la bataille du Jutland (mai 1916).

"Londres, ce 6 juin 1916. - Ici l'on est tout à la bataille navale du 31 mai. Les Anglais ont perdu 14 unités et les Allemands 18, les Anglais ont perdu 5 600 hommes et les Allemands 6 800 la flotte allemande a battu en retraite, elle est dans ses ports avec des bâtiments très endommagés. Donc c'est une victoire anglaise, mais dès le lendemain matin, 1er juin les agences télégraphiques allemandes emplissaient le monde de la nouvelle (...) de l'anéantissement de la flotte britannique (...). Ici l'on ne publiait rien. L'Amirauté attendait des renseignements précis avant de parler (...). De sorte que le lendemain matin toute l'Angleterre crut à une défaite. Il est impossible d'être plus bête. L'Amirauté ne sait pas encore que la guerre se fait aujourd'hui à coups de canon, et en même temps à coup de télégraphe.

Tout s'éclaircit en ce moment (...). De l'avis général la flotte allemande est maintenant hors d'état de rien entreprendre avant plusieurs mois. Les Russes sont ainsi protégés contre une attaque à Riga."

Lettre de Paul Cambon, 6 juin 1916, dans 4 Mémoires , t. 11. dossier IV/81

Une guerre mondiale

"De toutes les parties du monde, l'Amérique seule connaît aujourd'hui les bienfaits de la paix. En Afrique, les Alliés arrachent à l'Empire colonial allemand ses derniers lambeaux. En Océanie, les marines australienne et japonaise ont conquis des archipels où s'affirmait la domination germanique. En Asie, enfin, après que TsingTao, la plus belle possession ennemie, eût été prise, la guerre, sans quitter ce continent s'est rapprochée de nous. Au Caucase, en Perse, en Mésopotamie, dans l'antique Sinaï s'est fait entendre le grondement du canon (...).

Deux fois (...) janvier 1915 - janvier 1916, l'éventualité d'une menace ennemie contre le canal de Suez a vivement préoccupé l'opinion. Aujourd'hui, des détachements australiens ont même entrepris de nettoyer la presqu'île du Sinaï où des contingents turcs s'étaient infiltrés (...). A Suez, au Caucase et dans la marche sur l'Inde notre ennemi voit, de même qu'au Nord de Verdun, échouer ses projets."

L'Illustration du 22 avril 1916.

Le problème arménien

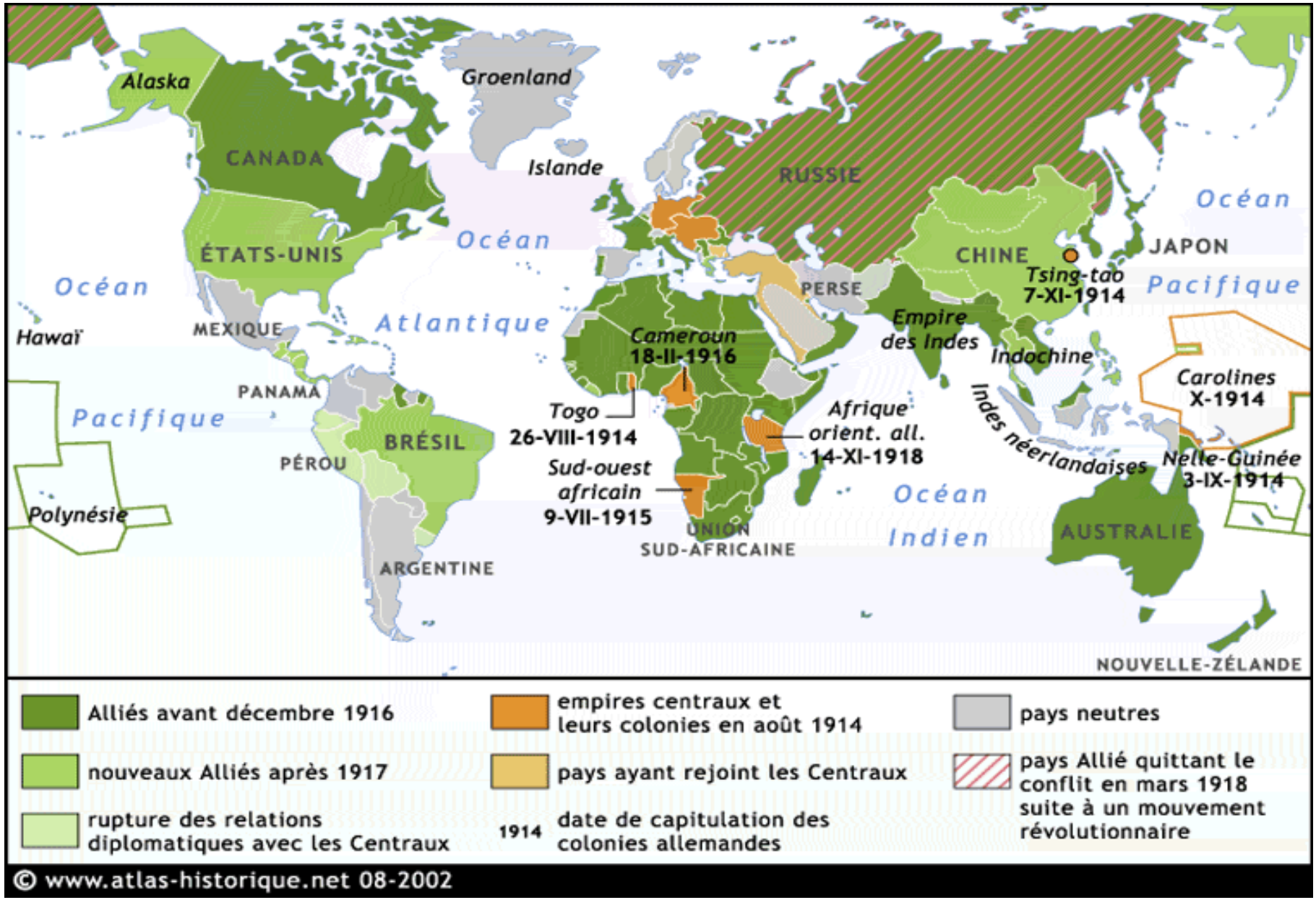
L'aide apportée par les Arméniens à l'avance russe sert de prétexte à l'élimination des Arméniens de Turquie, qui prend les caractères d'un génocide.

" **[Le Premier ministre turc]** Talaat niait que l'expulsion de la population arménienne fit partie d'un programme prémédité, et assurait même que celle-ci ne serait point inquiétée.

Cependant les détails arrivant de l'intérieur se firent plus précis et plus inquiétants. Le rappel de la flotte alliée des Dardanelles changea la face des choses. Jusqu'alors on pressentait qu'il se passait des choses anormales dans les provinces arméniennes ; mais lorsqu'on apprit d'une façon certaine que les amis traditionnels de l'Arménie, la Grande-Bretagne, la France et la Russie, ne pourraient plus venir en aide à ce peuple malheureux, le masque tomba. Au mois d'avril, je fus subitement obligé de télégraphier en clair à nos consuls ; on appliqua de même une censure très sévère à la correspondance (...). Quoique l'on rendit les voyages extrêmement difficiles, certains Américains, principalement des missionnaires, réussirent à passer ; ils vinrent s'asseoir dans mon bureau et, pendant des heures, me retracèrent, tandis que des larmes coulaient sur leurs joues, toutes les horreurs dont ils avaient été témoins. Quelques-uns m'apportèrent des lettres de consuls américains, confirmant les détails les plus affreux de leurs récits et en ajoutant d'autres qu'on ne saurait publier."

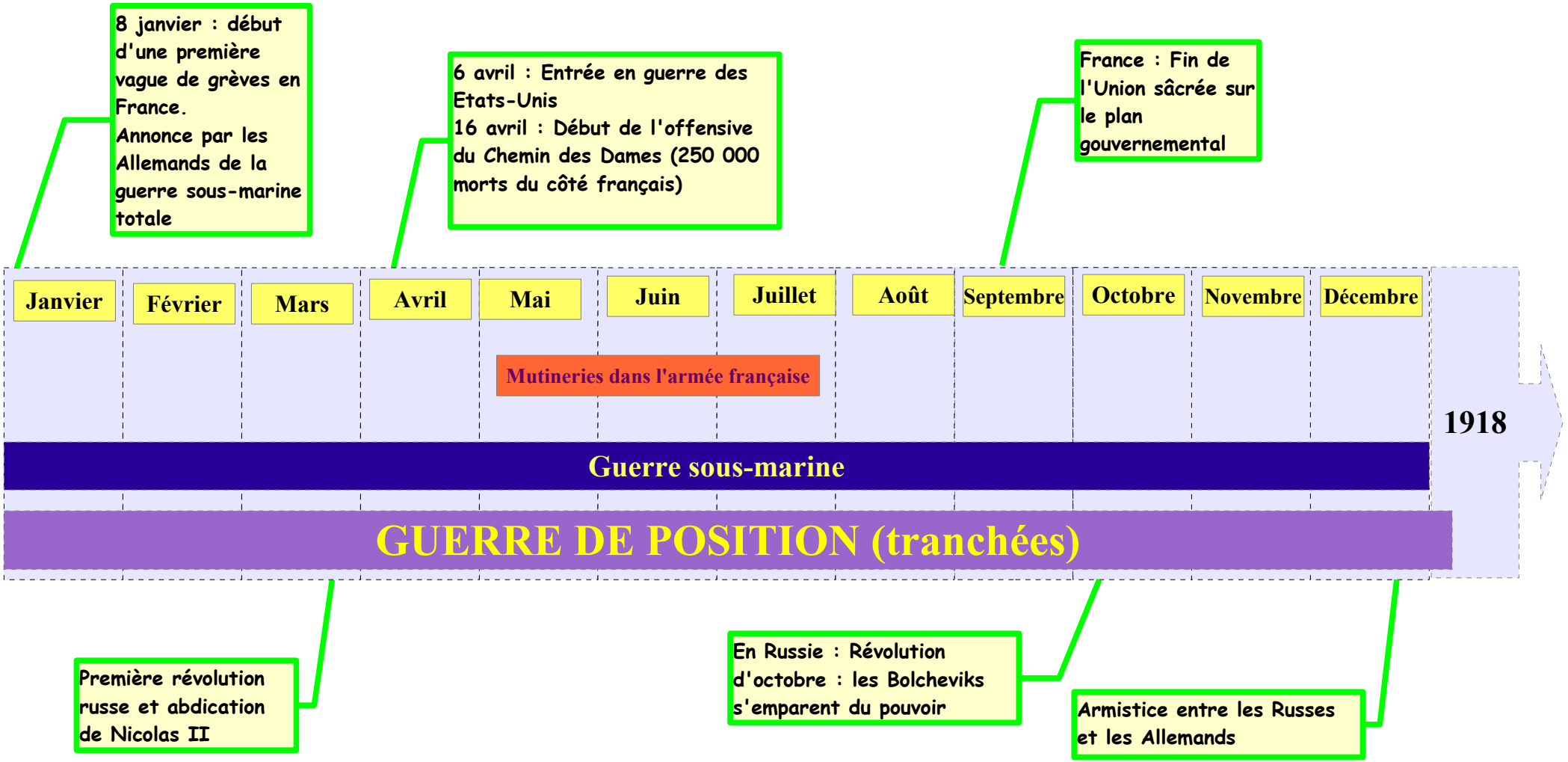
Mémoires de l'ambassadeur américain H. Morgenthau, cité par Chaliand et Ternon, Le Génocide arménien , Ed. Complexe, 1984.

http://www.atlas-historique.net/1914-1945/cartes_popups/Monde1914-18GF.html



© www.atlas-historique.net 08-2002

CHRONOLOGIE D'UNE QUATRIÈME ANNÉE DE GUERRE : 1917



Chronologie illustrée de la Première Guerre Mondiale

1917

L'année 1917 fut pour toutes les armées celle de la crise morale : mouvements révolutionnaires au sein des troupes russes; mutineries dans les équipages de la flotte allemande; désarroi des soldats italiens au moment du désastre de Caporetto. Le conflit fait intervenir les Etats-Unis du côté de l'Entente.

Un des aspects les plus spectaculaires de l'année fut le soulèvement d'un grand nombre d'unités françaises qui, après la désastreuse offensive Nivelle d'avril sur le Chemin des Dames, refusèrent de continuer à combattre. Les mutineries s'arrêtèrent au bout de quelques semaines (mai-juin). Le nouveau chef de l'armée française, le général Pétain, réduisit au minimum les sanctions disciplinaires (50 exécutions sur 554 condamnations à mort) et prit des mesures pour améliorer la vie des soldats.

2 avril : entrée en guerre des Etats-Unis

Le torpillage du paquebot britannique Lusitania le 7 mai 1915, a tué 128 ressortissants américains, ce qui émeut l'opinion américaine et la fait basculer en faveur de la guerre. Le président Woodrow Wilson fixe dès janvier 1918 ses objectifs de paix. Plusieurs pays d'Amérique latine s'engagent aussi dans le conflit aux côtés de l'Entente.
C'est un soutient financier, militaire mais surtout moral que les États-Unis vont apporter.
Ce qui deviendra le complexe militaro-industriel des États-Unis d'Amérique se met en économie de guerre.
L'US Navy se joint à la bataille de l'Atlantique tandis que l'US Army envoie des forces en Europe. Au total 2 millions de militaires américains seront sur le vieux continent au moment de l'armistice.

À la base les États-Unis comme le Royaume-Uni disposent uniquement d'une armée de métier. Ainsi lorsque la proposition de guerre de Wilson devant le Congrès le 2 avril est acceptée et que les Etats-Unis entrent en guerre le 6, le président américain doit compter majoritairement sur la base du volontariat pour constituer la force de 1,2 millions d'hommes qui n'arrivera en France qu'à partir du mois d'octobre 1917. Le corps militaire américain, lorsqu'il établit ses premiers campements autour de Nantes et de La Rochelle en octobre 1917 surprendra l'opinion française de part sa modernité et surtout par son humanité à l'égard des hommes du rang. C'est une armée qui contribuera grandement à la victoire sur les Empires Centraux puisque lorsque la contre-attaque générale est lancée par Foch en 1918, les GI's ne représentent pas moins de 31% des forces combattantes alliées.

U-C1 : les Allemands pratiquent une guerre sous-marine totale.

MUTINERIES

17 avril : premières mutineries dans l'armée française

Lors de la sanglante offensive du Chemin des Dames (Aisne), commandée par le général Nivelle, des unités complètes, soit 30 à 40 000 soldats, refusent de monter en ligne. Une trentaine de poilus sont fusillés.

L'offensive du Chemin des Dames dite « offensive Nivelle »

"Le but à atteindre, écrit-il à ses lieutenants, est la destruction de la masse principale des forces ennemies sur le front occidental.

Il ne peut être atteint qu'à la suite d'une bataille décisive livrée à toutes les forces disponibles de l'adversaire, et suivie d'une exploitation intensive.

Cela implique la nécessité, comme premier et deuxième temps, de rompre le front adverse et de battre au delà de la brèche toutes les forces ennemies qui n'auront pas, au préalable, été fixées dans d'autres régions, puis de porter le gros des forces sur les communications principales de l'ennemi afin de l'obliger soit à abandonner rapidement ses fronts actuels, soit à accepter de nouveaux combats dans les plus mauvaises conditions.

Les moyens à mettre en oeuvre pour obtenir ces résultats comportent l'emploi d'une partie de nos forces en vue de fixer l'ennemi et de rompre son front; puis l'engagement, au-delà du front de rupture que je choisirai, d'une masse de manœuvre précédemment réservée."

Général Nivelle, début 1917, Rapport adressé à ses subordonnés

Un militaire tente d'expliquer l'échec

"L'influence des circonstances atmosphériques défavorables, dit-il, a été le trait le plus saillant de la période de préparation. Le vent violent, l'atmosphère brumeuse, la pluie et la neige fréquente ont amoindri, dans une large proportion, le rendement de l'aviation, gêné l'observation aérienne, contrarié les réglages et l'exécution des tirs, empêché le contrôle photographique des destructions. L'activité de l'artillerie s'est trouvée, de ce fait, décousue, saccadée, incomplète. L'infanterie a également souffert des intempéries qui ont rendu très pénibles les travaux sur la position et le stationnement dans les bivouacs, et alourdi les mouvements. Si l'état moral de la troupe avant l'attaque était excellent, ainsi qu'en témoignent les extraits de correspondance, son état physique laissait à désirer."

Rapport du général Blondat, commandant du 2e Corps colonial, 16 avril 1917 (?)

Le 15 mai 1916, le Général Nivelle est remplacé par le Général Pétain à la tête de l'armée française

TEMOIGNAGES

Comme vingt-quatre autres poilus injustement accusés d'avoir reculé devant l'ennemi, Henry Floch a été jugé ; il sera fusillé avec cinq de ses camarades (Durantet, Blanchard, Gay, Pettelet et Quinault), à Vingré le 4 décembre 1914. Réhabilité le 29 janvier 1921, c'est l'un des six « Martyrs de Vingré ».

"Ma bien chère Lucie, Quand cette lettre te parviendra, je serai mort fusillé. Voici pourquoi : Le 27 novembre, vers 5 heures du soir, après un violent bombardement de deux heures, dans une tranchée de première ligne, et alors que nous finissions la soupe, des Allemands se sont amenés dans la tranchée, m'ont fait prisonnier avec deux autres camarades. J'ai profité d'un moment de bousculade pour m' échapper des mains des Allemands, J'ai suivi mes camarades, et ensuite, j'ai été accusé d'abandon de poste en présence de l'ennemi.

Nous sommes passés vingt-quatre hier soir au Conseil de Guerre. Six ont été condamnés à mort dont moi. Je ne suis pas plus coupable que les autres, mais il faut un exemple. Mon portefeuille te parviendra et ce qu'il y a dedans. Je te fais mes derniers adieux à la hâte, les larmes aux yeux, l'âme en peine. Je te demande à genoux humblement pardon pour toute la peine que je vais te causer et l'embarras dans lequel je vais te mettre.

Ma petite Lucie, encore une fois, pardon. Je vais me confesser à l'instant, et espère te revoir dans un monde meilleur.

Je meurs innocent du crime d'abandon de poste qui m'est reproché. Si au lieu de m'échapper des Allemands, j'étais resté prisonnier, j'aurais encore la. vie sauve. C'est la fatalité.

Ma dernière pensée, à toi, jusqu'au bout.

Henry Floch"

GUÉNO, J-P, (s. d.), Paroles de poilus : lettres et carnets du front 1914-1918, Paris, Librio, 2001, p. 87

Autre lettre d'un fusillé "pour l'exemple". L'orthographe est d'origine.

"Je soussigné, Leymarie, Léonard, soldat de 2e classe, né à Seillac (Corrèze).

Le Conseil de Guerre me condamne à la peine de mort pour mutilation volontaire et je déclare formelmen que je sui innocan. Je suis blessé ou par la mitraille ennemie ou par mon fusi, comme l'exige le major, mai accidentelmen, mai non volontairemen, et je jure que je suis innocan, et je répète que je suis innocan. Je prouverai que j'ai fait mon devoir et que j'aie servi avec amour et fidélitée, et je je n'ai jamais féblie à mon devoir.

Et je jure devandieux que je sui innocan.

Léonard Leymarie"

Leymarie a été fusillé le 12 décembre 1914 à Fontenoy.

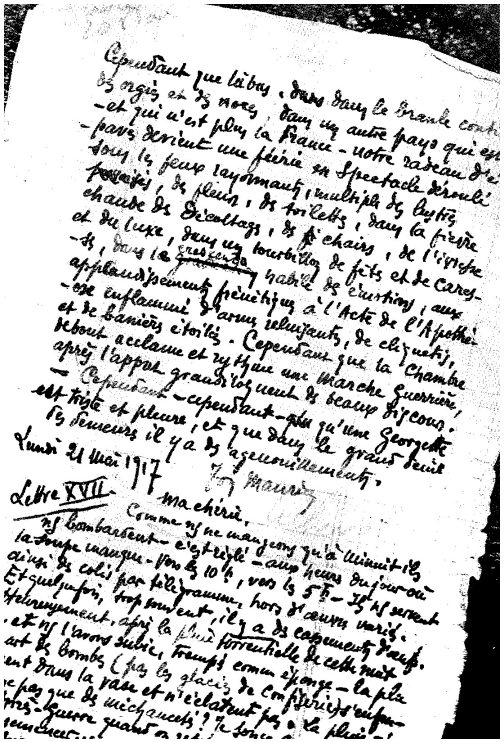
GUÉNO, J-P, (s. d.), Paroles de poilus : lettres et carnets du front 1914-1918, Paris, Librio, 2001, p. 87-88

QUELQUES CHIFFRES...

Sentences des arrêts pour les mutineries de 1917 en France	
Condamnés à mort graciés	504
Condamnés à mort fusillés	50

Travaux forcés et longues peines de détention	1381
Peines plus légères	1492
Total	3427 arrêts rendus

Chiffres tirés de Azéma, Jean-Pierre, « Pétain et les mutineries de 1917 », l'Histoire n° 107, janvier 1988, p. 83



Les mutins condamnés un miroir de la France

"De 30 à 40'000 mutins ou manifestants ont remué l'armée française. 10 % d'entre eux sont passés devant les Conseils de Guerre.
De ces hommes, nous connaissons l'essentiel.
Ils venaient de la France entière : 5 départements seulement n'eurent pas de condamnés à mort, un seul n'eut pas de condamné à des peines graves, tous eurent des condamnés à des peines légères.
Ils venaient de tous les âges de la vie puisqu'ils étaient nés entre 1869 et 1900. C'est dire que les soldats mutinés n'appartenaient ni à une région déterminée, ni à la jeunesse. Si les célibataires (70 %) l'emportaient nettement, les hommes mariés (1 condamné sur 5) et les pères de famille (I condamné sur 20) ne les avaient pas laissé manifester seuls.
Quant à prétendre, comme de nombreux généraux, que les mutineries étaient le fait des mauvaises têtes, des récidivistes des Conseils de Guerre ou des tribunaux civils, il ne semble pas que cette explication résiste à l'examen du casier judiciaire des condamnés. Pour les condamnés à mort, 60 % n'avaient jamais été traduits en justice, civile ou militaire (...)
Deux traits fondamentaux dominent l'extrême diversité professionnelle (plus de 400 métiers) des mutins condamnés. Tous sont des travailleurs manuels et les cultivateurs fournissent les plus gros contingents (1/3), suivis loin derrière (I pour 10 cultivateurs environ) par les journaliers, les maçons, les mineurs et les boulangers.
Les mutins ont été des hommes si différents qu'ils ne peuvent avoir été réunis dans la révolte que par un seul sentiment commun : celui de soldats lassés de vains et inutiles combats."

G. Pedroncini, 1917, les mutineries de l'armée française , coll. Archives Julliard-Gallimard, 1968

à

6-7 novembre (24 octobre selon l'ancien calendrier russe) : Révolution d'Octobre

Les bolcheviks prennent le pouvoir Petrograd (actuelle Saint-Pétersbourg), avec pour mot d'ordre "Le pain, la paix, la terre". Ils négocient un armistice avec les Empires Centraux le 3 décembre. La France perd son allié oriental et l'Allemagne peut concentrer ses forces sur le front Ouest.

CHRONOLOGIE D'UNE DERNIÈRE ANNÉE DE GUERRE 1918

21 Mars : offensive allemande en Picardie. Début des bombardements de Paris par la Grosse Bertha

Offensive allemande en Flandres
Foch devient commandant en chef des forces alliées en France

Offensive allemande en Champagne
Contre offensive française : Deuxième Bataille de la Marne

3 novembre : l'Autriche signe l'armistice à Villa-Giusti
9 novembre : abdication de Guillaume II et proclamation de la République allemande

Janvier | Février | Mars | Avril | Mai | Juin | Juillet | Août | Septembre | Octobre | Novembre | Décembre | 1919

11 novembre Armistice

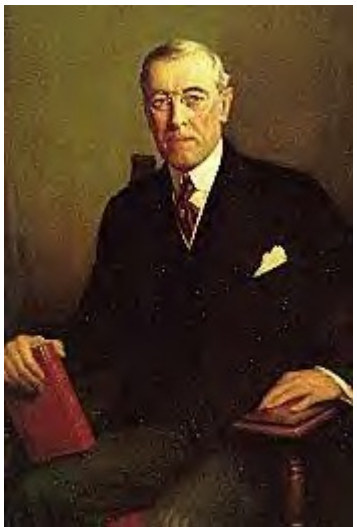
Guerre sous-marine

GUERRE DE POSITION (tranchées)

Guerre de mouvement

8 août : Début de l'offensive générale alliée

Le gouvernement allemand engage des négociations d'armistice avec les Etats-Unis



1918

8 janvier : les 14 points du président Wilson

Le président américain expose ses buts de guerre. Wilson entend notamment assurer la liberté de navigation sur les mers, garantir la naissance de nouveaux Etats (Tchécoslovaquie, Pologne…) et créer une Société des Nations (SDN).

Dans un message au Congrès, le 8 janvier 1918, le président WILSON (président des Etats-Unis) rend publics ses buts de guerre, 9 mois après la décision d'intervention.

" C'est donc le programme de la paix du monde qui constitue notre programme. Et ce programme, le seul possible selon nous, est le suivant :

1. Des conventions de paix, au grand jour, préparées au grand jour…

2. Liberté absolue de la navigation sur mer, en dehors des eaux territoriales…

3. Suppression, autant que possible, de toutes les barrières économiques et établissement de conditions commerciales égales pour toutes les nations…

4. Échange de garanties suffisantes que les armements de chaque pays seront réduits au minimum compatible avec la sécurité intérieure.

5. Arrangement librement débattu de toutes les revendications coloniales, basé sur la stricte observation du principe que… les intérêts des populations en jeu pèseront d'un même poids que les revendications équitables du gouvernement dont le titre sera à définir.

6. Evacuation du territoire russe tout entier et règlement de toutes questions concernant la Russie... en vue de donner à la Russie toute latitude sans entrave ni obstacle, de décider, en pleine indépendance, de son propre développement politique et de son organisation nationale.

7. Il faut que la Belgique soit évacuée et restaurée...

8. Le territoire français tout entier devra être libéré et les régions envahies devront être restaurées ; le tort causé à la France par la Prusse en 1871 en ce qui concerne l'Alsace-Lorraine, préjudice qui a troublé la paix du monde pendant près de cinquante ans, devra être réparé afin que la paix puisse de nouveau être assurée dans l'intérêt de tous.

9. Une rectification des frontières italiennes devra être opérée, conformément aux données clairement perceptibles du principe des nationalités.

10. Aux peuples d'Autriche-Hongrie, dont nous désirons voir sauvegarder et assurer la place parmi les nations, devra être accordée au plus tôt la possibilité d'un développement autonome.

11. La Roumanie, la Serbie et le Montenegro devront être évacués ; les territoires occupés devront être restitués ; à la Serbie devra être assuré un libre et sûr accès à la mer.

12. Aux régions turques de l'Empire ottoman actuel devront être garanties la souveraineté et la sécurité ; mais, aux autres nations qui sont maintenant sous la domination turque on devra garantir une sécurité absolue d'existence et la pleine possibilité de se développer d'une façon autonome ; quant aux Dardanelles, elles devront rester ouvertes...

13. Un État polonais indépendant devra être créé, qui comprendra les territoires habités par des populations indiscutablement polonaises, auxquelles on devra assurer un libre accès à la mer.

14. Il faut qu'une association générale des nations soit constituée... ayant pour objet d'offrir des garanties mutuelles d'indépendance politique et d'intégralité territoriale aux petits comme aux grands Etats. "

W. Wilson, message au Congrès, 8 janvier 1918

Mars-juillet : dernières offensives allemandes

En Picardie puis en Champagne, les Allemands cherchent à rompre le front avant l'arrivée des troupes américaines. Les armées de l'Entente, et notamment les Britanniques, sont mises à mal. Seule la création d'un commandement unique sous l'autorité de Foch permet de rétablir la situation.

Extraits du journal de guerre du Docteur Marcel Poisot

(manuscrit retrouvé en 1986)

24 juin 1918 : J'ai fini la guerre. Je dépouille l'uniforme, je rentre dans le civil. Aucune satisfaction. Je reste mélancolique. J'ai besoin d'activité... Il me manque quelque chose. On ne rompt pas brutalement, sans regrets, avec ses habitudes de quatre années. Et il va me falloir soigner de nouveau le civil ... (...)

20 juillet 1918 : Le pain fait défaut. Nous touchons un pain de riz, de maïs, de haricots, vraiment peu mangeable et bien indigeste. Quelques-uns prétendent qu'il y entre du sarrasin, du marron d'Inde et de la farine de lin ! (...)

6 octobre 1918 : Les Empires centraux demandent l'armistice (...) Ils ne veulent pas rentrer chez eux vaincus (...)

20 octobre 1918 : En se retirant les Allemands ont inondé nos mines du Nord. Cinq ans seront nécessaires pour remettre en état Lens et Courrières ! La grippe, qui avait débuté l'été, cause des ravages aux armées et à l'intérieur. L'épidémie s'étend, semble grave, attaquant surtout les adolescents et jeunes adultes en pleine force (...)

11 novembre 1918 : C'est fini ! 52 mois de guerre et de massacres. Le cauchemar est terminé. On les a eus !

Journée inoubliable. Les cloches sonnent à toute volée. Les drapeaux français et alliés paraissent à toutes les fenêtres. On s'embrasse en pleurant de joie. La guerre est finie (...) Les chefs de la Reichswehr vont maquiller leur défaite, l'attribuant à la révolution de l'arrière - et le peuple allemand croira ferme que ses armées n'ont pas été vaincues militairement. L'Allemagne relèvera la tête et, dans vingt ans, lors de la période des classes creuses entre 1935 et 1940, elle pensera à sa guerre de revanche. Le coup de l'armistice (...) a porté ses fruits. Nous sommes tombés dans le piège. L'Allemagne va gagner la paix !"

Extraits publiés in "L'Histoire" No 107, janvier 1988, pp. 74-76

Discours officiels et dernières opérations militaires

Clemenceau : " Je fais la guerre ". Discours aux députés, mars 1918

"Eh bien, Messieurs, voilà quatre mois que nous sommes au pouvoir... Toute ma politique ne vise qu'un seul but : le maintien du moral français à travers une crise comme notre pays n'en a jamais connu...

Vous voulez la paix ? Moi aussi. Il serait criminel d'avoir une autre pensée. Mais ce n'est pas en bêlant la paix qu'on fait taire le militarisme prussien.

Ma politique étrangère et ma politique intérieure, c'est tout un. Politique intérieure ? Je fais la guerre. Politique étrangère ? Je fais la guerre. Je fais toujours la guerre.

Je cherche à me maintenir en confiance avec nos alliés. La Russie nous trahit ? Je continue à faire la guerre. La malheureuse Roumanie est obligée de

capituler ? Je continue à faire la guerre, et je continuerai jusqu'au dernier quart d'heure, car c'est nous qui aurons le dernier quart d'heure! Comptez-vous donc sur une contagion de vos idées pour arrêter la guerre ? L'exemple d'hier devrait vous détromper.

Vous voulez la paix démocratique ? Nous aussi. Vous nous demandez nos buts de guerre ? Nous vous les avons dits. Demandez donc ceux des Allemands.

Je vous ai dit que la justice ferait son oeuvre. Le gouvernement fera son devoir. Il poursuivra la guerre jusqu'à la paix victorieuse. S'il y en a ici qui sont disposés à refuser les crédits de guerre, qu'ils le disent !"

Divergences entre Alliés

En 1916, un plan franco-anglo-russe avait délimité des zones d'influences au Proche et Moyen-Orient. En 1918, la fin de la guerre approchant donne lieu à d'âpres contestations entre vainqueurs.

"Je ne reconnais pas la belle victoire que vient de remporter l'armée d'Orient comme la victoire du général Franchet d'Esperey. Ce n'est pas d'abord une victoire purement française, puisque les troupes françaises ne formèrent qu'un tiers ou qu'un quart des combattants. Et il semble bien que ce soit les Serbes qui aient fait le plus dur de l'ouvrage. Ensuite, l'expédition de Salonique a été faite pour secourir les Serbes contre les Bulgares et les Autrichiens. La Turquie était alors et est restée un problème absolument distinct. [Or la lutte contre la Turquie] a été menée par l'armée britannique. [Si Constantinople tombe] ce serait avant tout le résultat des victoires des généraux Allenby et Maude (...). Je ne vois pas sur quoi s'appuierait le droit du général Franchet d'Esperey de porter le coup de grâce aux Turcs. Il n'en a jamais tué un seul tandis que nous en prenions 2 ou 300'000. Que ce soit lui qui entre à Constantinople après quatre ans de durs combats, nous n'y consentirons jamais (...). La Turquie est l'affaire de l'armée britannique. Nous avons commencé sa défaite, nous devons l'achever."

Lloyd George, cité par Pedroncini, Les Négociations secrètes , Flammarion, 1969.

Après la Révolution d'Octobre, la Russie soviétique signe la paix :

" ... Le 15 **[décembre]** l'armistice était signé... Les négociations de Brest-Litovsk commencèrent le 22 décembre 1917... On vit ce spectacle singulier : Trotski dirigeant tout. Le 18 février... les hostilités reprirent sur tout le front de Grande Russie. Immédiatement, le gouvernement bolchevique fit savoir par radiotélégramme qu'il était prêt à conclure la paix... D'accord avec les alliés... au nom du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, le gouvernement exigea la reconnaissance de l'indépendance de la Finlande et de l'Ukraine, la renonciation à la Courlande, à la Lituanie et à la Pologne.

L'armée de la Grande Russie devait être démobilisée et la flotte mise hors de service.L'avance devait se poursuivre jusqu'à ce que ces exigences fussent admises. Il n'y eut aucune négociation. Les délégués russes déclarèrent qu'ils n'avaient pour mission que de signer la paix. Le 3 mars, à 17 heures 30, on échangea les signatures... Les hostilités furent de nouveau suspendues sur le front russe. "

Extrait du Général Erich Ludendorff, Souvenirs de guerre , Payot 1920

Ruée allemande vers l'Ouest.

" La situation militaire sur terre était devenue, à la fin de 1917, par le fait de la mise hors de cause de la Russie, bien plus favorable pour nous qu'on n'aurait jamais pu le supposer ... Il était de l'intérêt de l'armée de prendre l'offensive ... Elle n'était possible que sur le front ouest... Le grand mouvement de transport de Galicie et de Bukovine vers la France et la Belgique était commencé... Plus de 40 divisions furent ramenées à l'Ouest... Le G.Q.G. savait qu'il recevait pour le front ouest tout ce qui n'était pas indispensable à l'Est... En janvier et février (1918)... nous avions sur tout le front occidental une supériorité numérique de 25 à 30 divisions environ. "

Extrait du Général Erich Ludendorff, Souvenirs de guerre , Payot 1920

Vers la contre-offensive alliée: l'unité de commandement.

Celle-ci est décidée à la Conférence de Doullens le 26 mars 1918 :

" Y assistaient du côté français : le Président de la République, M.M. Clemenceau et Loucheur, les généraux Foch, Pétain et Weygand ; du côté anglais : Lord Milner, le maréchal Haig...

Dès l'abord, tout le monde fut unanime à reconnaître qu'Amiens devait être sauvé à tout prix et que le sort de la guerre s'y jouait. J'intervins énergiquement dans ce sens... Il fallait... se maintenir coûte que coûte sur place, avec la dernière énergie... en particulier en activant l'arrivée des réserves, et en les appliquant à la soudure des armées alliées.

Or, les Anglais n'avaient plus de disponibilités... Le secours ne pouvait venir que de l'armée française.

Interrogé, le général Pétain exposa son programme. Il avait décidé d'augmenter le nombre des divisions à envoyer en Picardie... mais le transport exigerait un délai assez long.

Lord Milner eut alors avec M. Clemenceau un entretien particulier, à la faveur duquel il lui proposa de me confier la direction des opérations... On tomba d'accord sur le texte suivant, qui fut signé par Lord Milner et M. Clemenceau: "Le général Foch est chargé par les gouvernements britannique et français de coordonner l'action des armées alliées sur le front ouest. Il s'entendra à cet effet avec les généraux en chef qui sont invités à lui fournir les renseignements nécessaires. "

Maréchal Foch, Mémoires , Éditions Plon, 1931

L'offensive du 8 août menée par Foch : le commencement du recul allemand.

" Le 8 août est le jour de deuil de l'armée allemande dans l'histoire de cette guerre. Je ne vécus pas d'heures plus pénibles... Au matin, par un brouillard épais rendu encore plus opaque par l'émission de brouillard artificiel, les Anglais, principalement des divisions australiennes et canadiennes, et les Français attaquèrent avec de fortes escadres de chars d'assaut... Les divisions qui tenaient ce point se laissèrent complètement enfoncer. Des chars ennemis surprirent, dans leurs quartiers généraux, des états-majors de divisions... Six ou sept divisions allemandes qu'on pouvait considérer comme particulièrement en état de se battre furent complètement mises en pièces... La situation était extrêmement grave... Nos réserves diminuaient. Par contre, l'ennemi n'avait subi qu'une dépense de forces très minime. Le rapport des forces avait considérablement changé à notre désavantage...

Le 8 août les deux commandements suprêmes virent clair... La grande offensive de l'Entente, la lutte finale de la Guerre mondiale commençait.

"Général Erich Ludendorff, Souvenirs de guerre , Payot 1920

L'armistice inévitable.

A partir de la fin octobre, les événements se précipitèrent... Au début de novembre, la révolution que préparait la social-démocratie indépendante éclata d'abord dans la marine.

"Le 9 novembre, à midi, le chancelier d'Empire, le prince Max de Bade proclama de sa propre autorité l'abdication de l'Empereur... Immédiatement après il disparut... L'Allemagne, privée de toute main ferme et de toute volonté, ayant perdu ses princes s'écroula comme un château de cartes... Nous n'avions plus de patrie dont nous puissions être fiers. Toute autorité cessa. Le chaos, le bolchevisme et le terrorisme, toutes choses étrangères à l'Allemagne de nom et de fait firent leur entrée dans la patrie allemande... Les nouveaux détenteurs du pouvoir et leurs partisans renoncèrent à toute résistance et signèrent, sans aucun droit, notre capitulation sans conditions devant un ennemi impitoyable. "

Général Erich Ludendorff, Souvenirs de guerre , Payot 1920

Soldat - ***Dessin de Pierre Lissac***

11 novembre : armistice franco-allemand de Rethondes.

Sur le reculoir depuis l'été, abandonnée par ses alliés et en proie au désordre à l'intérieur de ses frontières, l'Allemagne est contrainte de négocier. La guerre a fait plus de 10 millions de morts au total, dont 1,4 million de Français.

Les principales clauses.

Après la Bulgarie (29 septembre), la Turquie (30 octobre) et l'Autriche (3 novembre), les plénipotentiaires du gouvernement provisoire de la République allemande signent l'armistice :

"2. Évacuation immédiate des pays envahis : Belgique, France, Luxembourg ainsi que de l'Alsace-Lorraine...

4. Abandon par les armées allemandes du matériel de guerre suivant en bon état : 5000 canons.... 25000 mitrailleuses, ... 1700 avions...

5. Évacuation des pays de la rive gauche du Rhin... Les troupes des Alliés et des États-Unis assureront l'occupation de ces pays par des garnisons tenant les principaux points de passage du Rhin (Mayence, Coblence, Cologne), avec en ces points des têtes de pont d'un rayon de 30 kilomètres sur la rive droite...

6. Dans tous les territoires évacués par l'ennemi, il ne sera fait aucune destruction d'aucune sorte...

7. ...Il sera livré aux puissances associées 5000 machines montées et 15000 wagons en bon état de roulement... 5000 camions automobiles en bon état...

12. Toutes les troupes allemandes qui se trouvent actuellement dans les territoires qui faisaient partie avant la Guerre de la Russie devront également rentrer

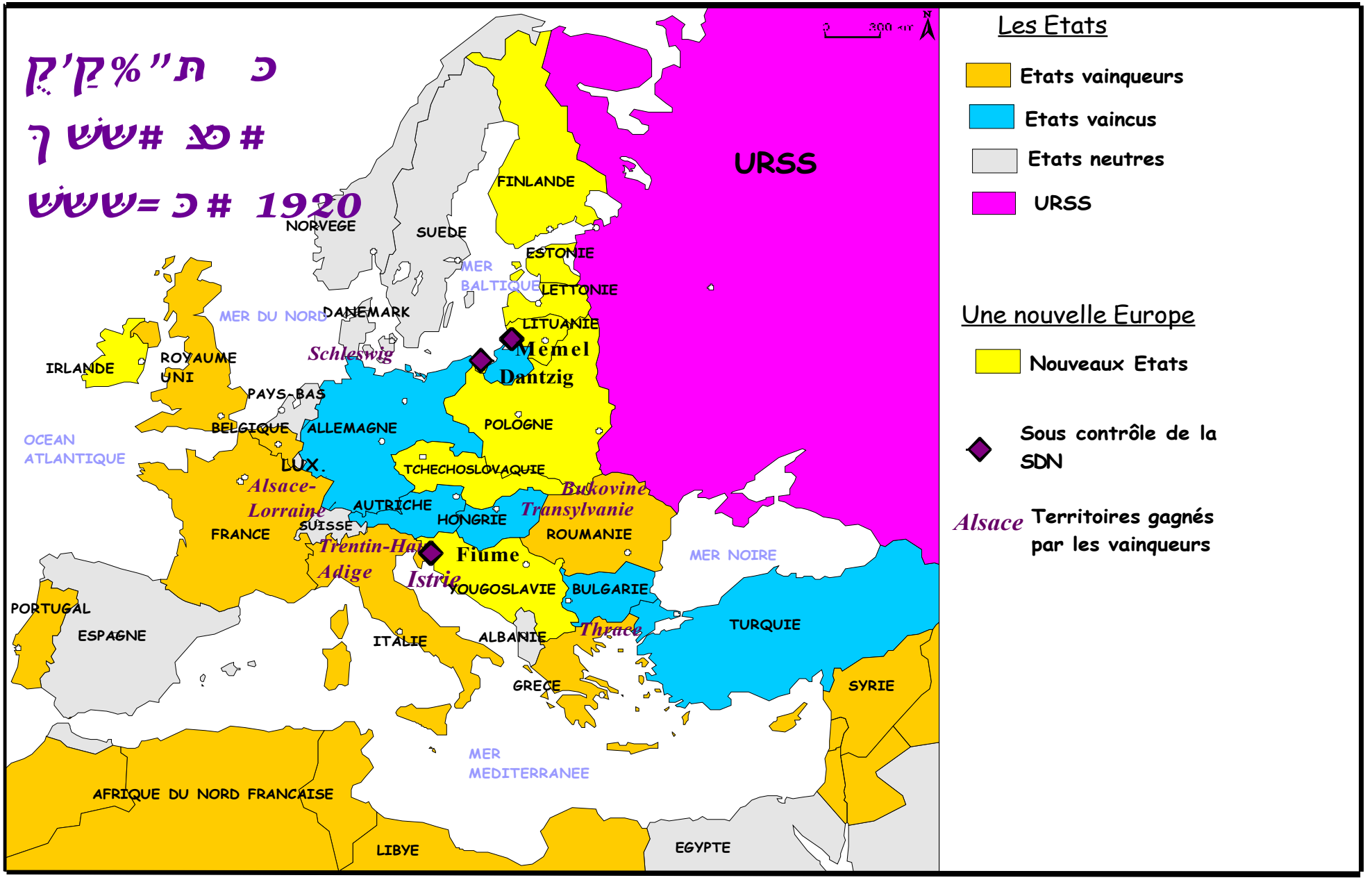
en Allemagne...

15. Renonciation aux traités de Bucarest et de Brest-Litovsk.

22. Livraison... de tous les sous-marins actuellement existant...

26. Maintien du blocus des puissances alliées et associées, dans les conditions actuelles, les navires de commerce allemands trouvés en mer restant sujet à capture. Les Alliés et les Etats-Unis envisagent le ravitaillement de l'Allemagne pendant l'armistice, dans la mesure reconnue nécessaire.

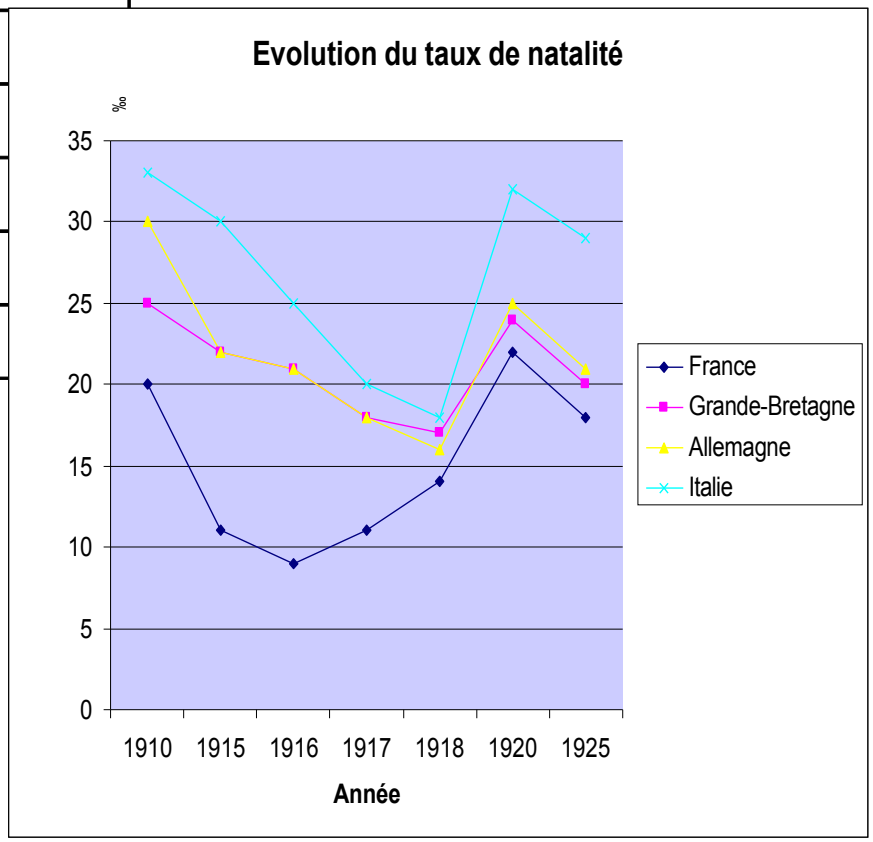
34. La durée de l'armistice est fixée à 36 jours, avec faculté de prolongation."


URSS
FINLANDE
NORVEGE
SUEDE
ESTONIE
MER BALTIQUE
LETTONIE
LITUANIE
DANEMARK
MER DU NORD
Schleswig
Memel
Dantzig
IRLANDE
ROYAUME UNI
PAYS-BAS
BELGIQUE
ALLEMAGNE
POLOGNE
OCEAN ATLANTIQUE
LUX.
TCHECHOSLOVAQUIE
Alsace-Lorraine
Bukovine
Transylvanie
AUTRICHE
HONGRIE
SUISSE
FRANCE
ROUMANIE
Trentin-Haut Adige
Fiume
Istrie
MER NOIRE
YOUGOSLAVIE
BULGARIE
PORTUGAL
ESPAGNE
ITALIE
ALBANIE
Thrace
TURQUIE
GRECE
SYRIE
MER MEDITERRANEE
AFRIQUE DU NORD FRANCAISE
LIBYE
EGYPTE
Les Etats
Etats vainqueurs
Etats vaincus
Etats neutres
URSS
Une nouvelle Europe
Nouveaux Etats
Sous contrôle de la SDN
Alsace
Territoires gagnés par les vainqueurs

Bilan et règlement de la Grande Guerre

Le bilan humain

		Population totale	Forces mobilisées (avec les contingents coloniaux)	Morts et disparus
Etats de l'Entente ou ralliés	France	39 600 000	8 500 000	**1 400 000**
	Grande-Bretagne	45 100 000	9 500 000	**744 000**
	Russie	142 600 000	13 000 000	**1 700 000**
Etats ralliés à l'Entente	Etats-Unis	92 000 000	3 800 000	**116 000**
	Italie	36 100 000	5 600 000	**750 000**
Etats de la triple Alliance	Allemagne	64 900 000	13 250 000	**2 000 000**
	Autriche-Hongrie	50 600 000	9 000 000	**1 543 000**
Etat neutre	Belgique	7 400 000	380 000	**41 000**



Les troupes coloniales françaises

Sur 4 millions de soldats mobilisés (dont 1,4 million tués ou disparus), la mobilisation des troupes coloniales aura concerné :

– 175.000 Algériens (dont 35.000 tués ou disparus),
- 40.000 Marocains (dont 12.000 tués ou disparus),
– 80.000 Tunisiens (dont 21.000 tués ou disparus),
– 180.000 Africains noirs (dont 25.000 tués ou disparus),
– 41.000 Malgaches (dont 2.500 tués ou disparus),
– 49.000 Indochinois (dont 1.600 tués ou disparus),
– Total : 565.000 (dont 97.100 tués ou disparus)

Une guerre particulièrement meurtrière et traumatisante

Il faut rajouter 17 millions de blessés parmi lesquels 6.5 millions d'invalides, certains défigurés à vie, les « Gueules Cassées ». Veuves (3 000 000) et orphelins (6 000 000) sont nombreux et complètent ce triste tableau. Le deuil est à la fois personnel et collectif.

« La brutalisation des masses »

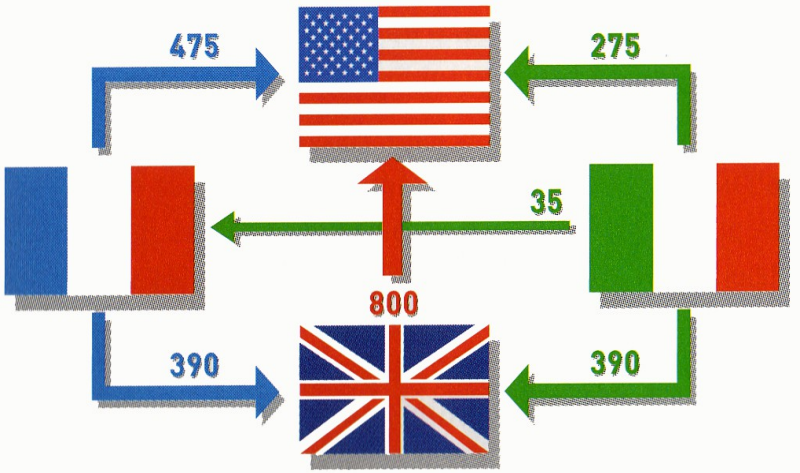
Ce premier conflit a montré que les sociétés des pays belligérants ont été victimes de « brutalisation » (terme emprunté à l'historien George Mosse). Elles ont été confrontées à des pratiques de violence contractées sur le champ de bataille. La violence s'est banalisée. Cependant, il est nécessaire de distinguer celle subie par les combattants de celle vécue par les civils. Durant le premier conflit, le soldat est constamment confronté à la peur et à l'omniprésence de la mort ; près de 900 Français et 1300 Allemands sont morts chaque jour entre 1914 et 1918. La maladie est également responsable de décès (1/6 des décès pendant la guerre). Le soldat peut être fait prisonnier (600 000 Français sont prisonniers en Allemagne en 1917) ; il subit l'épreuve de la faim, de la maladie, des punitions collectives. Les civils, quant à eux sont parfois impliqués de manière forcée dans les zones de combat et dans les zones d'occupation, en particulier dans le Nord de la France (la pénurie et l'absence d'informations ainsi que la prise d'otages occasionnelle lorsque les habitants ne défèrent pas aux exigences allemandes notamment à Lille en 1914).
Le premier conflit est véritablement fondateur en matière de violences touchant à la fois les soldats et les civils.

D'après Ph. Chassaigne, O. Dard, J.L. Margolin, S. Schirmann : Les sociétés, la guerre, la paix, 1911-1946, SEDES, 2003

Des économies exsangues

Les zones de combats sont particulièrement touchées : Nord et Est de la France, la Belgique et le Nord-est de l'Italie. Les dépenses de guerre ont précipité le monde dans l'inflation.

Les Etats de l'Europe sont devenus débiteurs des Etats-Unis qui détiennent la moitié du stock d'or mondial. Ces derniers s'affichent dès lors comme une puissance économique majeure.



Les dettes interalliées en 1919 (en millions de livres sterling)
Ce schéma ne prend pas en compte les dettes contractées par la Russie auprès de la France (160 millions) et du Royaume-Uni (520 millions).
D'après *The Collected Writings of J.-M. Keynes*, 1971.

Vers une Europe nouvelle ?

Une Conférence de paix s'ouvre à Paris en janvier 1919. Elle rassemble les vainqueurs :

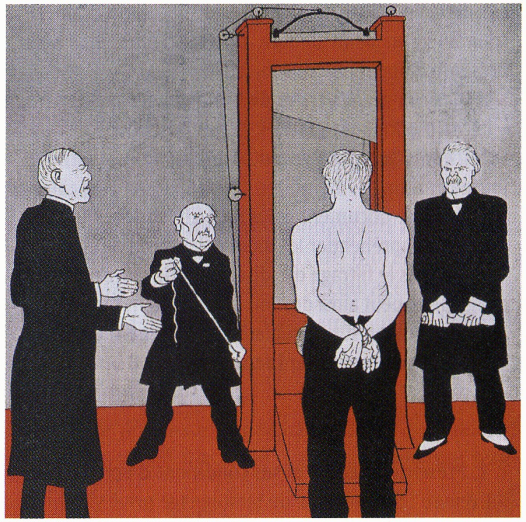
De gauche à droite sur la photo ci-contre : David Lloyd George (Premier ministre britannique) ; Vittorio Orlando (président du conseil italien) ; Georges Clemenceau (président du Conseil français) et Woodrow Wilson (Président des Etats-Unis)

Le traité de Versailles (1919), extraits et résumés de quelques articles essentiels

Article 10 : (Pacte de la Société des Nations). Les Membres de la Société s'engagent à respecter et à maintenir contre toute agression extérieure l'intégrité territoriale et l'indépendance politique présente de tous les Membres de la Société.
Article 42 : Il est interdit à l'Allemagne de maintenir ou de construire des fortifications soit sur la rive gauche du Rhin, soit sur la rive droite, à l'ouest d'une ligne tracée à 50 kilomètres à l'est de ce fleuve.
Article 43 : Sont également interdits, dans la zone définie à l'article 2, l'entretien ou le rassemblement de forces armées (...).
Article 51 : Les territoires cédés à l'Allemagne, en vertu des Préliminaires de Paix signés à Versailles le 26 février 1871 et du Traité de Francfort du 10 mai 1871, sont réintégrés dans la souveraineté française à dater de l'armistice du 11 novembre 1918.
Articles 80, 81, 87 : L'Allemagne reconnaît l'indépendance et les frontières de l'Autriche, de la Tchécoslovaquie et de la Pologne.
Article 119 : L'Allemagne renonce à ses droits sur ses possessions d'outre-mer.
Article 160 : L'armée allemande ne pourra dépasser 100 000 hommes.
Article 171 : La fabrication de tanks est interdite.
Article 173 : Tout service militaire est aboli.
Article 198 : Les forces militaires ne pourront comprendre aucune aviation.
Article 231 : Les Gouvernements alliés et associés déclarent et l'Allemagne reconnaît que l'Allemagne et ses alliés sont responsables, pour les avoir causés, de toutes les pertes et de tous les dommages subis par les Gouvernements alliés et associés et leurs nationaux en conséquence de la guerre qui leur a été imposée par l'agression de l'Allemagne et de ses alliés.
Article 232 : Les gouvernements alliés exigent (...) et l'Allemagne en prend l'engagement, que soient réparés tous les dommages causés à la population civile des alliés et à ses biens.
Article 428 : À titre de garantie (...) les territoires allemands situés à l'ouest du Rhin seront occupés par les troupes des puissances alliées pendant une période de quinze années.

Histoire-Géographie 3e, Paris, Magnard, coll. planétaires, 1999, p. 31 et LAMBIN (s. d.), Histoire-Géographie, initiation économique, Paris, Hachette, 1995, p. 30

Réactions



L'Allemagne exclue : le couperet de Versailles.
« Versailles », dessin de Th. Heine publié le 3 juin 1919 dans l'hebdomadaire satirique allemand *Simplicissimus*.

Quatre visions du Traité de Versailles

"Jamais n'a été infligée à un peuple, avec plus de brutalité, une paix aussi accablante et aussi ignominieuse (...). Une paix sans négociations préalables, une paix dictée comme celle de Versailles, c'est comme quand un brigand renverse à terre un malheureux et le contraint ensuite à lui remettre son porte-monnaie."

B. VON BULOW, ancien diplomate allemand, in Mémoires, 1931

L'Angleterre sceptique : une paix trop ambitieuse ?
Le président Wilson : « Voici le rameau d'olivier. Maintenant, au travail ! »
La colombe de la paix : « Je veux bien faire plaisir à tout le monde ; mais c'est un peu lourd. »
Caricature publiée dans le journal satirique anglais *Punch*, mars 1919.

"Le traité ne comprend nulle disposition en vue de la restauration économique de l'Europe (...), rien pour organiser les nouveaux États ou sauver la Russie. La paix mènera l'Europe souffrante jusqu'au bord de la ruine et de la famine. Le but de Clemenceau **[le président français]** était d'affaiblir l'Allemagne par tous les moyens possibles."

J. M. KEYNES, économiste anglais, in Les Conséquences économiques de la paix, 1919

"Le traité n'est pas fameux ; je suis tout prêt à le reconnaître. Mais, et la guerre, a-t-elle été fameuse ? Il a fallu quatre ans et je ne sais combien de nations pour venir à bout de l'Allemagne. (...) Vingt fois pendant la guerre, on a cru que tout était fini. (...) Or la France sort de là vivante, son territoire reconstitué, son empire colonial agrandi, l'Allemagne brisée, désarmée..."

Interview de G. CLEMENCEAU, président français pendant la Première Guerre, 1928

Textes cités dans LAMBIN (s. d.), Histoire-Géographie, initiation économique, Paris, Hachette, 1995, p. 30

Les sociétés civiles pendant la Grande Guerre

Les femmes russes au travail
(Affiche anonyme russe, 1916.) « Souscrivez à l'emprunt de guerre à 5 1/2 % »

Femmes travaillant dans une usine fabriquant des casques. « Si les femmes qui travaillent dans les usines s'arrêtaient vingt minutes, les Alliés perdraient la guerre. » (Joffre)

LES FEMMES DANS LA GUERRE

"- Les hommes sont partis en masse et cependant les récoltes ont été ramassées, les terres labourées, les administrations fonctionnent les tramways marchent, le métro n'est pas interrompu. Tout va. C'est un miracle Vivent les françaises ! Leurs maris sont au front, elles veulent toutes travailler et elles sont tellement héroïques qu'elles donnent leur sang au plus vil prix Que de misère il couvre ce beau mot d'héroïsme. Partout on a baissé les salaires. Regardez les ouvrières qui travaillent pour l'armée. Elle gagnera 0,15 F- 0,20 F de l'heure. Les chemises de soldats payées par l'intendance 0,55 F pièce sont payées à l'ouvrière 0,20 F. Les intermédiaires amassent des fortunes Demain ou après-demain. il faudra bien que la paix revienne. la nécessité sera encore plus implacable pour les femmes... Il leur faudra lutter pour conquérir leur pain coupé par la censure)."
Marcelle Capy, dans le journal La vague, 1916

Concilier travail féminin et maternité
"Aux mères des petits enfants de France
- Toute ouvrière obligée de quitter l'usine pour prendre les soins exigés par la maternité reçoit une prime de 50 F. (...)
- La naissance d'une fille donne droit à 100 F, la naissance d'un garçon donne droit à 200 F.
- Une pouponnière est installée à l'usine de Meudon, dans la forêt. Toutes facilités sont données aux mères pour l'allaitement de leurs bébés.
Vivent les petits enfants de France ! "

Femmes allemandes cherchant de la nourriture dans les détritus.

L'embauche accrue des femmes touche surtout l'industrie et le tertiaire. En Allemagne, le nombre d'ouvrière double, elle constituent en 1918 près de la moitié de la main d'œuvre (dans les usines ou à domicile) ; en France près de 600 000 travaillent dans l'industrie en juillet 1917.

Les enfants enrôlés dans la guerre
(Dessin de Poulbot, en couverture de *La Baïonnette* – une revue hebdomadaire de dessins satiriques -, 1915.)

Les enfants enrôlés dans la guerre

Pendant la guerre, on demande aux instituteurs d'animer des collectes en argent ou en vêtements pour le front. Les enfants assistent souvent aux manifestations patriotiques, en présence des blessés ou mutilés. En France, les thèmes de dictées ou rédactions portent sur la guerre ; en calcul, les trains sont remplacés par des navires de guerre (ceci est observable jusqu'en 1917). Les enfants partagent surtout rigueurs et privations avec les adultes. En Allemagne, certains sont contraints de travailler très jeunes (300 000 entre 14 et 17 ans en 1917)

Les exclus

Etrangers et minorités

En 1914, des manifestations de xénophobie à l'encontre des Allemands ou des ressortissants d'Europe centrale éclatent en France dès la déclaration de guerre. Des camps d'internement sont crées : 60 000 personnes seraient passées pour une raison ou pour une autre dans un camp français dont 40 000 ressortissants d'Europe centrale (Allemands et Austro-hongrois mais également des Turcs et des Hongrois). On constate le même système en Allemagne où le chiffre atteindrait 100 000.

Aux Etats-Unis on assiste dès 1917 à une vague antigermanique qui prend des formes particulières : on retire par exemple les Bretzels de la vente.

D'après J. Frémeaux, Les peuples en guerre (1914-1946), Ellipses, 2004

Le génocide arménien

Il inaugure une forme d'extermination qui se répètera à plusieurs reprises au cours du siècle. En mai 1915, lors des déplacements forcés des Arméniens, 1 200 000 de personnes sont massacrées par des tortionnaires et des violeurs à coup de sabre et de fusils.

D'après J. Frémeaux, Les peuples en guerre (1914-1946), Ellipses, 2004

Des sacrifices inégalement répartis.

Comme les ouvriers, les soldats s'indignent des plaisirs de l'arrière :

"Jamais tu ne croirais que nous sommes en guerre. Plus elle dure, plus ils s'amusent ; des magasins éclairés, des autos superbes, des femmes chic avec petits chapeaux, grandes bottes, poudre de riz, manchons et des petits chiens ; et des embusqués avec de belles vareuses en drap fin, des culottes ajustées et des machins jaunes bien plus reluisant que nos officiers. C'est une chose que répètent inlassablement les hommes casqués et sales, en capote fanée et gros souliers, qui errent sur les boulevards."

Extrait de P. Truffau, Carnet d'un combattant, Éditions Payot

Les ouvriers face aux patrons

" Il n'est pas exagéré de dire que, partout en France, le coût de la vie a augmenté, au minimum de 40 à 60 pour 100, de sorte que, tout en travaillant comme des bagnards, ainsi que nous l'écrivent de nombreux camarades, les non-mobilisés n'arrivent pas à payer leur pension, et les évacués peuvent très difficilement subvenir à leurs besoins et à ceux de leur famille. Pour les femmes et les enfants, l'exploitation est plus odieuse encore et dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Elle est monstrueuse, et jamais nos organisations n'ont connu autant de malades, de blessés et surtout d'estropiés, parmi ces femmes et ces enfants. (...)

A toutes les réclamations, on objecte " l'état de guerre ". Ce dernier n'empêche pas les bénéfices scandaleux qu'on tolère complaisamment aux industriels et à leurs multiples intermédiaires, alors que l'on parle toujours des devoirs des ouvriers travaillant pour la guerre, et d'une nécessaire réduction des salaires."

"Le droit syndical supprimé, en fait, sous le masque hypocrite d'une liberté l'annihilant ; (...) les militants traqués, déplacés, renvoyés au front pour délit d'opinion ; (...) le droit de réunion contesté, supprimé pour ceux qui, luttant pour la vérité, refusent d'accepter et de répandre les mensonges et les excitations haineuses les plus viles et les plus basses ; (...) les organisations ouvrières humiliées, avec leur existence hautainement tolérée par le pouvoir insolemment contestée par le patronat. Le patronat, encouragé par les gouvernements et leurs agents, libéré de tout contrôle, de toute inspection, exploite durement les enfants et les femmes que le surmenage condamne à l'épuisement et à la tuberculose ; il bénéficie dans de nombreux cas d'une main-d'oeuvre militarisée, soumise à une autorité aussi excessive qu'utilement contestable. Grossissant démesurément ses profits, il augmente proportionnellement ses prétentions liberticides ; se refusant à admettre les tarifs de salaires insuffisants qu'on nous impose, il ne les applique pas, ou en général ne règle les salaires que sur le minimum de base (...) pour tous les travaux aux pièces."

L'Union des métaux, 9 oct. 1915 et mai 1917, cité par E. Dolléans, Histoire du mouvement ouvrier, A. Colin, 1953.

La censure

Les opinions publiques subissent un véritable « bourrage de crâne » et de nombreuses rumeurs circulent. La censure vise à contrôler les informations afin de maintenir le moral des troupes. La lutte contre le « défaitisme » est au premier plan.

Les informations proviennent avant tout des Etats-majors qui n'évoquent jamais les pertes militaires (dont la publication est interdite). Les correspondants de guerre n'apparaissent qu'à partir de 1915 pour les Britanniques et 1917 pour les Français.

En France les journaux hostiles peuvent être suspendus ou interdits. Cependant la censure n'est pas totale : le « Canard enchaîné » crée en 1915 est toléré. En 1914, le journal de Clemenceau « L'Homme libre » devient « l'Homme enchaîné ». La censure a surtout pour vocation d'orienter les articles dans un sens favorable à la mobilisation.

L'mage est également utilisée pour couvrir le conflit : une partie des films et des photographies livrent la vision d'une guerre « propre », maîtrisée, menée par des soldats bien équipés, aux visages détendus. Progressivement seront montrées des scènes de désolation : des zones de combats dévastées par les bombardements, des blessés ou mutilés.

Les soldats préfèrent quant à eux les « journaux des tranchées » à la presse de l'arrière et sont peu réceptifs à la propagande.

L'APPROVISIONNEMENT DE L'ARRIERE

Les restrictions alimentaires dans la France occupée

"L'arrondissement arrive, comme c'était prévu, à l'extrême pénurie de farine et de viande... La ration de pain est donc fixée à 150 grammes par tête d'adulte et 75 grammes par enfant au-dessous de dix ans... Vos boulangers devront remettre la liste exacte de leurs clients, adultes et enfants, que vous devrez contrôler sévèrement... Pour les bouchers, vous prendrez aussitôt que possible les mêmes dispositions, la ration étant de 75 grammes pour les adultes et de 47 grammes pour les enfants. Vous devrez rationner selon les prescriptions reçues, les légumes, plantes légumineuses, pommes de terre et vous recommanderez rigoureusement que par économie l'on ne pèle plus les pommes de terre avant de les cuire."

Texte adressé par le sous-préfet de Valenciennes aux maires de son arrondissement, le 12 janvier 1915. Information historique, novembre-décembre 1966.

Lettre de sa femme à un prisonnier allemand, novembre 1916

"Mon cher mari,

Je joins quelques lignes à ce paquet pour te dire comment nous allons ici, tu ne peux t'en faire un tableau, si la guerre dure encore longtemps, nous périrons tous.

Tout est rationné, on donne une demi-livre de pain, 60 grammes de viande par jour et par tête, 60 grammes de beurre et un oeuf, 200 grammes de sucre par semaine, 50 grammes de savon et une demi-livre de poudre de savon par mois, une livre de pommes de terre par jour, et sans permis les commerçants n'osent rien vendre, aussi tu peux te faire une idée de ce qui se passe en Allemagne (...) Les gens se demandent où cela va aller. Nos ennemis ne manquent de rien, surtout les Anglais qui veulent nous faire mourir de faim. Dans les grandes villes, la misère est la plus grande, car à la campagne, on trouve toujours des légumes qui se payent très cher en ville."

Cité in LAMBIN (s. d.), Histoire-Géographie, initiation économique, Paris, Hachette, 1995, p. 23

L'occupation allemande à Roubaix

"L'hiver de 1917 fut effroyable. Dès le début, il s'annonça sévère, d'autant plus qu'on avait le ventre vide. La misère à Roubaix était inimaginable. La ville paraissait une cité de moribonds...

Les vieillards mouraient, la tuberculose ravageait l'enfance et l'adolescence. Au cimetière, on contemplait avec stupeur les innombrables tombes de jeunes gens de dix-huit à vingt ans. Des gens qui s'étaient perdus de vue quelques semaines se retrouvaient, se reconnaissaient avec effarement. il y avait, dans le Nord, avant la guerre, beaucoup de buveurs de bière, gens à vastes panses, à mines fleuries. Ceux-là surtout étaient lamentables. Faute de cette bière généreuse, leur embonpoint avait fondu, et cette débâcle les laissait vides, flasques, incroyablement vieillis.

La faim régnait, une faim désespérée, résignée, sans rage, ni fureur, ni révolte. On se sentait dans les mains d'un ennemi trop fort. Surtout, on le sentait affamé, traqué, aux abois comme soi-même. Pas une maison, pas un foyer où ne régnât cette famine, ce vide abrutissant (les ventres et des cervelles, une souffrance morne indéfiniment prolongée sans espoir. Le ravitaillement venait mal. Les canaux étaient gelés. Et des trafiquants trop nombreux distrayaient en

route un quart des vivres les meilleurs. Ce qui restait était à peine mangeable, et comme il fallait le payer, on s'en passait encore ' le plus souvent. On n'avait pas d'argent. On prenait deux rations pour quatre. Les Allemands avaient leurs cantines dans les usines, çà et là. Aux portes, des files d'êtres lamentables, femmes, vieux, gamins hâves et affamés, attendaient une distribution de restes, l'aumône d'un fond de gamelle.

A partir de février, le froid devint terrible. Cet hiver de 1917-1918, effroyable calamité, s'ajoutait aux méfaits des hommes. Pas de charbon, pas de tissus. Les Allemands avaient fait l'inventaire de tous les vêtements, et " réquisitionné " ce qui était utilisable. Si bien qu'on se taillait des vêtements dans les couvertures, et que des gens marchaient par les rues drapés comme des Arabes. D'autres passèrent des mois entiers dans leur lit...

Dans le silence, au milieu d'une paix nocturne fugitive, montait un roulement sourd, plus tragique encore que tout le reste, le roulement des trams, des camions, des trains s'en allant vers le Front porter leurs charges d'hommes ou ramener des blessés et des morts tandis que Roubaix dormait. Les Allemands cachaient les mouvements de troupes à la population. On écoutait cela avec angoisse. Quand cela finirait-il ? Serait-on délivrés un jour ? Et si les Français rentraient par miracle à Roubaix, y resterait-il des vivants pour raconter ce qu'on avait souffert ?"

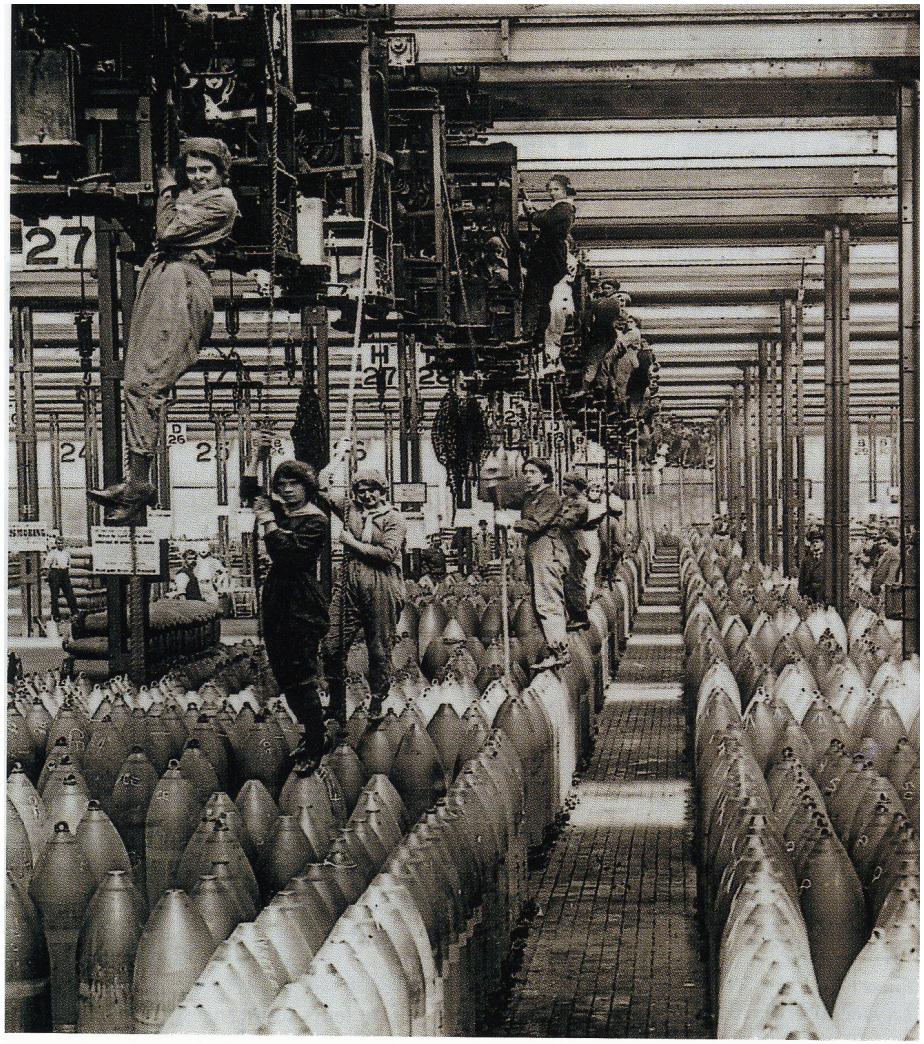
Maxence Van der Meersch, Invasion 1914.

Dans les frontières de 1914, la France compte 7 départements envahis : Les Ardennes totalement occupées, le Nord, le Pas-de-Calais, la Somme, l'Oise, l'Aisne, la Meuse, la Marne et la Meurthe-et-Moselle qui le sont partiellement. Les populations sont victimes de pénuries en vivres et en fournitures ; sont réquisitionnées pour nourrir ou loger les officiers allemands, sont soumises au couvre-feu dès 6 heures, le soir.

D'après J. Frémeaux, Les peuples en guerre (1914-1946),
Ellipses, 2004

Les économies au service de la guerre

Appel à l'emprunt national.
Affiche française, 1915.



Des ouvrières dans une usine de fabrication d'obus en Angleterre.

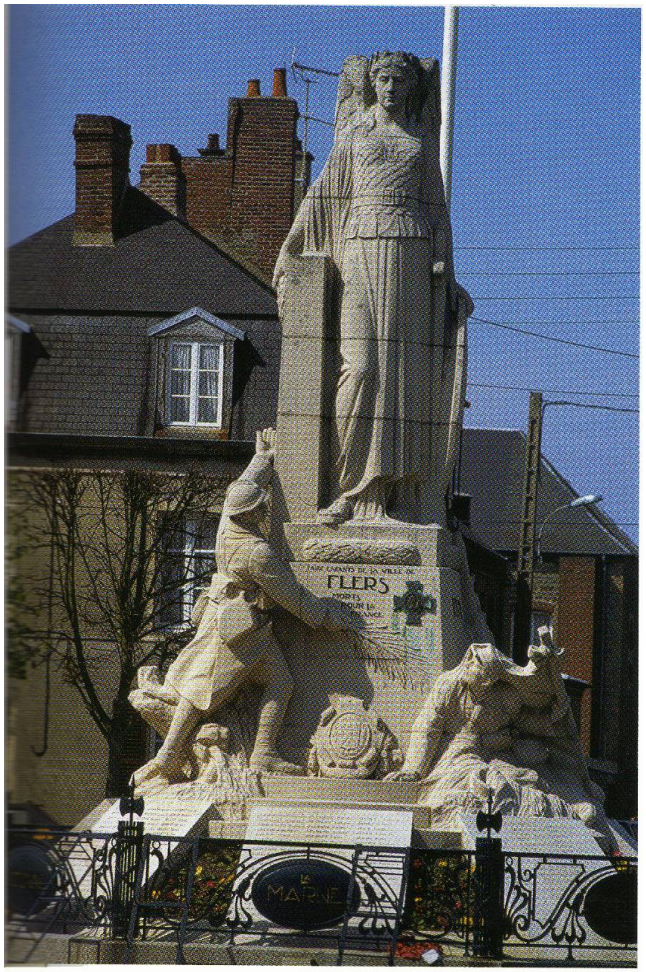
La guerre nécessite des apports exceptionnels de fournitures de l'arrière vers le front: approvisionnement en armes traditionnelles et nouvelles (mitrailleuses, lance-flammes, gaz asphyxiants, chars d'assaut).

En France : l'industrie de l'armement en
1918 : 17 000 entreprises avec
1 700 000 ouvriers dont
497 000 militaires
430 000 femmes
425 000 ouvriers civils
133 000 jeunes de moins de 18 ans
108 000 étrangers
61 000 travailleurs coloniaux
40 000 prisonniers de guerre
13 000 mutilés

D'après J.J. Becker et S. Berstein, Nouvelle Histoire de la France contemporaine, Vol. 12, le Seuil, 1990.

Le deuil

Tous les pays qui étaient en guerre ont érigé des mémoriaux en l'honneur des soldats morts au combat.



(Un monument aux morts du sculpteur Emmanuel Ladmiral à Flers, 1923.)

Les **Allemands** ont dressé des « totenburgen » (tours des morts) ou bien des Haldenhaine (« bois des héros ») où chaque mort est représenté par un arbre, avec au centre un rocher brut.

Dans les cimetières **anglais**, des grandes croix (« croix du sacrifice ») et une sorte de dalle (« pierre du souvenir ») commémorent les disparus.

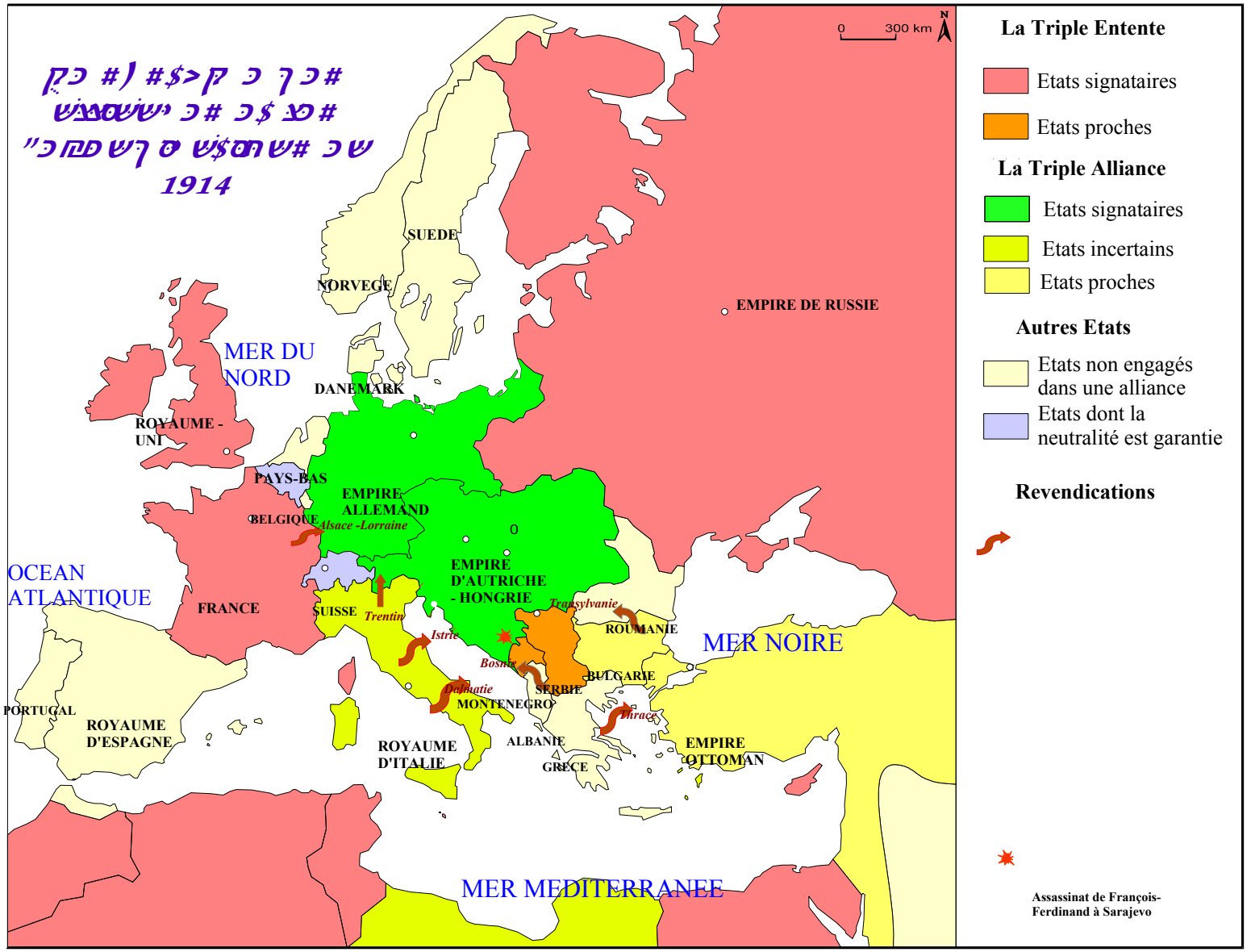
Les **Américains** édifient des mémoriaux très imposants.

En **Italie**, sont encouragés les bois votifs

En **France** : quatre types de monuments

- Des stèles avec le nom des morts au combat
- Des monuments patriotiques
- Des monuments funéraires
- Des monuments antimilitaristes avec des inscriptions du type « Maudite soit la guerre »

A ces honneurs, s'ajoute la commémoration du Soldat inconnu. Le 11 novembre 1920, à Paris, un soldat inconnu est inhumé sous l'Arc de triomphe avec l'inscription : « Ici repose un soldat français mort pour la Patrie ». Le même jour, à Londres, à l'Abbaye de Westminster, on procède de même avec l'inscription « on l'a enseveli parmi les rois pour avoir bien servi le Roi et la Patrie ». D'autres pays feront le même acte de Mémoire.


0 300 km
N
SUEDE
NORVEGE
EMPIRE DE RUSSIE
MER DU NORD
DANEMARK
ROYAUME - UNI
PAYS-BAS
EMPIRE ALLEMAND
BELGIQUE
Alsace -Lorraine
EMPIRE D'AUTRICHE - HONGRIE
OCEAN ATLANTIQUE
FRANCE
SUISSE
Trentin
Istrie
Transylvanie
ROUMANIE
MER NOIRE
Bosnie
Dalmatie
SERBIE
BULGARIE
MONTENEGRO
Thrace
PORTUGAL
ROYAUME D'ESPAGNE
ROYAUME D'ITALIE
ALBANIE
GRECE
EMPIRE OTTOMAN
MER MEDITERRANEE
La Triple Entente
Etats signataires
Etats proches
La Triple Alliance
Etats signataires
Etats incertains
Etats proches
Autres Etats
Etats non engagés dans une alliance
Etats dont la neutralité est garantie
Revendications
Assassinat de François-Ferdinand à Sarajevo